

Année 1908

THÈSE

N°

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

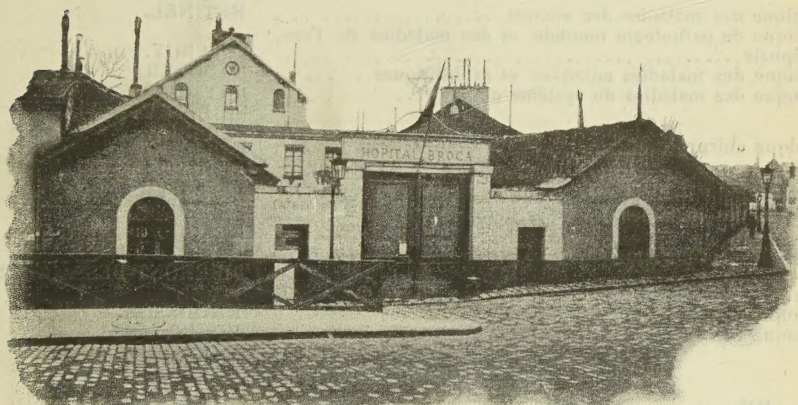
Présentée et soutenue le jeudi 23 juillet 1908, à 1 heure

PAR M. FRANÇOIS HENRY

Né à Romagny (Manche), le 26 février 1881

L'HOPITAL BROCA

(ÉTUDE HISTORIQUE ET SOCIALE)



Président : M. DEBOVE, professeur.

Juges : MM. ROBIN (ALB.),
BALLET (GILBERT), } profeseurs.
CASTAIGNE, agrégé.

PARIS

G. STEINHEIL, ÉDITEUR

2, RUE CASIMIR-DELAVIGNE, 2

1908

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Doyen M. LANDOUZY.
Professeurs MM.

Anatomie	NICOLAS.
Physiologie	Ch. RICHET.
Physique médicale	GARIEL.
Chimie organique et chimie minérale	GAUTIER.
Parasitologie et Histoire naturelle médicale	R. BLANCHARD
Pathologie et thérapeutique générales	BOUCHARD
Pathologie médicale	DEJERINE.
Pathologie chirurgicale	BRISSAUD.
Anatomie pathologique	LANNELONGUE.
Histologie	MARIE (PIERRE).
Opérations et appareils	PRENANT.
Pharmacologie et matière médicale	QUENU.
Thérapeutique	POUCHET.
Hygiène	GILBERT.
Médecine légale	CHANTEMESSE.
Histoire de la médecine et de la chirurgie	THOINOT
Pathologie expérimentale et comparée	BALLET (GILBERT).
	ROGER.
	HAYEM.
Clinique médicale	DIEULAFOY.
	DEBOVE.
	LANDOUZY.
	HUTINEL.
Clinique des maladies des enfants	JOFFROY.
Clinique de pathologie mentale et des maladies de l'encéphale	GAUCHER.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	RAYMOND.
Clinique des maladies du système nerveux	LE DENTU.
	BERGER.
Clinique chirurgicale	RECLUS.
	SEGOND.
Clinique ophtalmologique	DE LAPERSONNE
Clinique des maladies des voies urinaires	ALBARRAN.
	PINARD.
Clinique d'accouchements	BAR
	RIBEMONT-DESSAIGNES.
Clinique gynécologique	POZZI.
Clinique chirurgicale infantile	KIRMISSON.
Clinique thérapeutique	ROBIN.

Agrégés en exercice.

MM.	MM	MM.	MM.
AUVRAY.	CUNÉO.	LAUNOIS.	NOBECOURT.
BALTHAZARD.	DEMEIN.	LECÈNE.	OMBRÉDANNE.
BEZANÇON.	DESGREZ.	LEGRY.	POTOCKI.
BRANCA.	DUVAL.	LENORMANT.	PROUST.
BRINDEAU.	GOSSET.	LOEPER.	RÉNON.
BROCA (ANDRÉ).	GOUGET.	MACAIGNE.	RICHAUD.
BRUMPT.	JEANNIN.	MAILLARD.	RIEFFEL. <i>Chef des travaux anatomiques</i>
CARNOT.	J'ANSELME.	MARION.	SICARD.
CASTAIGNE.	JOUSSET.	MORESTIN.	ZIMMERN.
CLAUDE.	LABBÉ.	MULON.	
COUVELAIRE.	LANGLOIS.	NICLOUX.	

Secrétaire de la faculté : M. DESTOUCHES.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A LA MÉMOIRE DE MON PÈRE

A LA MÉMOIRE DE MON FRÈRE

A MA MÈRE

A MES PARENTS ET AMIS

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

M. LE PROFESSEUR DEBOVE

PROFESSEUR DE CLINIQUE MÉDICALE A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

MÉDECIN A L'HÔPITAL BEAUJON

MEMBRE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE

COMMANDEUR DE LA LÉGION D'HONNEUR

Nous ne voulons pas quitter la Faculté de médecine sans apporter ici l'hommage de notre respect et de notre gratitude à nos maîtres dans les hôpitaux :

M. Mosny, médecin de l'hôpital St-Antoine et M. Routier, chirurgien de Necker, dirigèrent avec patience nos premiers pas dans la carrière médicale.

Dans le service de M. Huchard, il nous a été donné d'étudier avec profit la thérapeutique des maladies du cœur et des vaisseaux.

Nous adressons un hommage ému à la mémoire du Professeur Budin. Que M. Sebileau, chirurgien de Lariboisière, veuille bien accepter nos remerciements pour la bienveillance qu'il nous a toujours montrée.

M. J. Darier, médecin de Broca, nous a accueilli avec amabilité dans son service. Notre reconnaissance ne lui fera jamais défaut.

M. le professeur Debove, dont nous'avons été l'élève pendant une année, nous fait le très grand honneur d'accepter la présidence de notre thèse ; nous lui adressons tout particulièrement l'hommage de notre respectueuse reconnaissance.

Digitized by the Internet Archive
in 2026

INTRODUCTION.

« La prophylaxie des maladies vénériennes la meilleure sans aucun doute, et la plus réalisable est ce qu'on pourrait appeler la prophylaxie par le traitement » (FOURNIER).

« La syphilis est une maladie dont on peut rêver l'extinction » (FOURNIER).

A notre époque, les questions d'hygiène et de prophylaxie sont à l'ordre du jour. Les administrations publiques, les sociétés scientifiques et les ligues charitables recherchent sans trêve les moyens de soulager les misères individuelles et d'assurer la protection de la santé publique menacée par les maladies contagieuses. Les gouvernements ne craignent pas de suivre le mouvement en prenant des dispositions législatives, au risque même de contraindre dans une certaine mesure la liberté individuelle au profit de l'intérêt de la collectivité. A côté de la tuberculose, il nous semble qu'une maladie contagieuse, maladie sociale par excellence, la syphilis, devait mériter les efforts et la sollicitude des pouvoirs publics. La syphilis, en effet, est répandue à profusion dans les grandes villes et elle commence, grâce à la facilité des communications, à se répandre dans les campagnes ; elle n'atteint pas seulement l'individu, mais encore elle l'atteint dans sa descendance. Elle est un gros facteur de dépopulation et d'abâtardissement de la race. Ce qu'il importe surtout en la matière, c'est d'attaquer le mal à sa source ; or, cette source est bien connue : il ne fait de doute pour personne que la prostitution ne soit le foyer permanent du terrible fléau d'autant plus à craindre qu'il est

insidieux et sournois. Comme il est impossible de supprimer la prostitution qui fit partie intégrante de toutes les civilisations, toutes les tentatives faites contre elle ayant piteusement échoué, il n'y a qu'un moyen de lutter contre le mal, de le « stériliser, comme dit le professeur Fournier, et de le rendre par là même improductif, c'est de le traiter », et de l'atteindre à sa source même. Le traitement de la syphilis aboutit en effet à d'heureux résultats. « Il est, d'après Fournier, par excellence le stérilisateur de la syphilis en ce qu'il prévient les accidents, en ce qu'il les guérit, en ce qu'il tarit de la sorte nombre de sources de contagions. » Profondément pénétré de cette idée, il nous a semblé que l'Assistance publique à Paris fut bien inspirée lorsqu'elle fonda l'hôpital qui, sous des noms divers, autrefois Lourcine, aujourd'hui Broca, allait entreprendre une lutte efficace contre les maladies vénériennes en traitant et en isolant les femmes contaminées.

Dans notre thèse inaugurale, nous avons l'intention d'étudier l'histoire de cet hôpital, de mettre surtout en vue l'œuvre médicale et prophylactique réalisée. Nous noterons les modifications survenues, l'évolution suivie, les progrès réalisés. Mais avant d'aborder l'histoire proprement dite de Broca, il est nécessaire, pour l'intelligence du récit, pour placer les faits dans leur cadre véritable, d'esquisser la vie des vieux bâtiments qui, transformés dans une certaine mesure, sont, tout en demeurant les vestiges d'un passé plein de souvenirs, devenus les abris maintenant condamnés d'une œuvre vraiment heureuse et féconde.

Nous avons cru devoir diviser ainsi notre travail :

1° Le couvent des Cordelières, sa désaffectation en 1790, ses destinées ultérieures jusqu'à 1836.

2° L'hôpital de Lourcine (1836-1893).

3° L'hôpital Broca actuel.

4^o Aperçu et critique des diverses opinions concernant l'hôpital Broca et l'hospitalisation des femmes atteintes de maladies vénériennes, particulièrement les prostituées clandestines.

Avant d'aborder notre sujet, qu'il nous soit permis de remercier le D^r Darier pour l'amabilité, avec laquelle il nous a accueilli dans son service et pour les encouragements qu'il nous a prodigués.

Nous remercierons aussi M. André Mesureur, chef du cabinet du directeur de l'Assistance publique, ainsi que M. Fosseux, archiviste, et M. Dorel, aide-archiviste, auprès desquels nous avons trouvé le plus bienveillant accueil.

Le couvent des Cordelières au faubourg Saint-Marcel jusqu'à la Révolution. — Ses diverses affectations jusqu'à 1836.

Les bâtiments et les terrains de l'hôpital Broca firent autre fois partie du couvent des Cordelières.

La peste avait vaincu les derniers croisés devant Tunis. Et en cette fin du xnr^e siècle, la foi ardente et naïve allait bâtir d'imposantes cathédrales et élever de nombreux monastères. Les rois et les puissants s'honoraient en présidant à la fondation de ces établissements qu'ils protégeaient et enrichissaient par la suite.

A la mort de Saint Louis, Marguerite de Provence, sa femme, se retira de la cour ; et, loin du tumulte et de l'agitation, vint habiter le château ou maison royale bâtie au faubourg Saint-Marcel du vivant de son époux.

Au delà de la montagne Sainte-Geneviève, dans la vallée qu'emprunte la Bièvre ou rivière de Gentilly aux eaux débordantes, Marguerite fonda tout près de son habitation un couvent où elle appela les Cordelières de Longchamp.

La fondation du couvent remonte à 1283. Marguerite mourut en 1295 et légua sa maison aux sœurs ses voisines en stipulant qu'elle ne pourrait être aliénée et ne deviendrait leur propriété qu'après la mort de sa fille Blanche. Blanche, fille aînée de Saint Louis, veuve de Ferdinand de la Cerda, premier fils d'Alphonse X, roi de Castille et de Léon, fit achever la chapelle commencée du vivant de sa mère, et prise d'affection pour

les sœurs, entra en religion dans leur couvent pour y mourir en 1323. Le domaine et les revenus de l'abbaye s'étaient accrus par suite de dons successifs.

Paris, à cette époque, s'étendait peu et tout le monastère était situé au milieu de vignes et de jardins. Les communications avec la ville s'établissaient par le « vicus Lorsinis » ou « vicus Lorcinis », rue de Lourcine, qui se prolongeait dans la direction de l'Eglise Saint-Médard.

Autour du monastère une petite agglomération ne tarda pas à se former, et Sauval dit qu'en 1404 il y avait une ville qu'on appelait « Ville de l'Oursine-lez-Saint-Marcel ».

De nombreux documents recueillis aux Archives nationales retracent la vie intérieure de l'abbaye. Ces documents intéressent l'historien des couvents de Paris, mais n'ont pas de rapport avec notre sujet. Cette histoire est loin d'être mouvementée. Le couvent fut cependant rançonné au moment des guerres civiles qui désolèrent la France. La Jacquerie, les malheurs de la ligue et plus tard la Fronde obligèrent les religieuses à se retirer à l'abri des murailles de la ville.

Les Cordelières qui étaient appelées filles de Sainte-Claire de la Pauvreté Notre-Dame, se consacraient à l'éducation des jeunes filles nobles dont elles recevaient une assez forte pension.

Grâce aux premières libéralités de Marguerite de Provence, de sa fille Blanche et du chanoine Gallien de Pise qui légua 3 maisons qu'il avait à « Lorcines », un pré et un bois qu'il avait dans le même lieu, grâce aux dons et libéralités de Henri II, le domaine avait pris une certaine prospérité. Voici la description qu'en fait une notice en 1632 : « La maison des Cordelières est appelée de Saint-Marcel à cause du faubourg de Paris à l'extrémité duquel elle est agréablement située dans un vallon entouré de beaux et spacieux voisinages, vergers.

petits bois, prez, estang et arrousez par un ruisseau. Le tout consistant en vingt-cinq arpents de terre et fort bien enclos de doubles murailles dont les unes font la clôture de ce qui est à l'intérieur du monastère et les autres de ce qui est dessus tant pour son usage que de ses officiers » (DE GAULLE, *Hist. de Paris*, p. 258).

Les bâtiments de l'abbaye n'avaient aucun cachet artistique. Le tout était fort simple ; et seul le cloître intérieur, bâti par la princesse Blanche, méritait d'attirer les regards. Il était fait d'une suite d'arcades d'un gothique léger. La chapelle terminée par Blanche fut ornée d'un maître autel en 1497. En 1559 la Bièvre était sortie de son lit et avait envahi la chapelle. Une restauration fut décidée en 1630 ; on rehaussa le pavé pour le rendre moins humide et des boiseries ornèrent les murs. C'est vers cette même époque que le titre d'abbaye fut supprimé, il n'y eut plus alors que des prieuses nommées pour 3 ans.

Dans la tourmente révolutionnaire le couvent fut supprimé, devint propriété nationale et fut vendu le 24 vendémiaire, an V. Les acquéreurs s'engageaient à fournir le terrain nécessaire au percement de deux rues, qui furent les rues Pascal et Julienne. Les acquéreurs du couvent ne le laissèrent pas improductif, ils tirèrent aussitôt parti de leur acquisition. Une partie des bâtiments fut détruite et l'on procéda dans ce qui devait demeurer debout à l'installation de plusieurs industries : une tannerie, une blanchisserie, une manufacture de laines.

La première rue projetée fut percée en 1805. Elle prit le nom de rue Julienne. La rue des Cordelières, percée en 1825 et la rue Pascal en 1827, devaient à jamais démembrer le domaine des Cordelières. Les bâtiments de la communauté agglomérés sur la droite de la rue Pascal étaient à jamais séparés des jardins qui s'échelonnaient jusqu'à la Bièvre ; et définitivement ensermés dans un espace réduit.

Les industriels établis dans le couvent ne firent pas fortune et un changement fut projeté en 1825. A cette époque le préfet de police, M. Debelleyne, qui devait quelques années plus tard, en 1828, transférer le dispensaire de salubrité de la rue Croix-des-Petits-Champs à la préfecture de police, s'était épris d'une œuvre de régénération sociale par le travail. Une souscription publique avait produit 600.000 francs. Le couvent fut acheté aux sieurs Marcellot et Salleron. Les travaux de transformation commencèrent aussitôt. Il s'agissait d'offrir aux sans-travail de la capitale et du département de la Seine une maison où ils puissent gagner quelque argent en attendant de trouver des places. C'était un essai loyal et en miniature de ces ateliers nationaux qui allaient faire tant de mécontents en 1848.

Les travaux d'installation furent poussés avec activité. Voici d'après le sieur Guillois, ancien directeur de l'établissement, la description des lieux. Elle mérite d'être rapportée : « Il a été bâti sur la rue à droite un corps de garde avec une salle de discipline, à gauche un logement pour le portier ; entre les deux corps de logis se trouve la porte principale d'entrée ouvrant sur une grande cour garnie d'arbres. Viennent ensuite sur la gauche deux dépôts, l'un pour les hommes, l'autre pour les femmes et des logements. On voit en retour sur la cour du même côté la boulangerie, la buanderie, les bains, le vestiaire, et le service des pompes. En face, le cabinet du médecin, le légumier, la paneterie, l'épluchoir, le lavier, la cuisine, et en revenant sur la droite, le bâtiment servant aux bureaux et au logement des employés de l'administration.

« Deux bâtiments vastes, environnés de cours, jardins contiennent au rez-de-chaussée le réfectoire, la chapelle et les ateliers de travail et dans les étages supérieurs, quatre vastes dortoirs bien aérés, garnis chacun de 75 lits en fer, en tout 300. Ils pourraient en contenir 400. »

L'administration recevait dans l'établissement les pauvres sans places et sans ressources, mais valides, qui étaient dans la nécessité de s'adresser à la mendicité pour vivre ou sur le point de s'y adresser. Avec des gens de cette espèce, il fallut songer à prendre des mesures hygiéniques indispensables. A leur entrée, les mendiants étaient nettoyés, baignés et revêtus d'un uniforme que leur procurait l'établissement. Leurs vêtements nettoyés leur étaient rendus à leur départ. — On ne pouvait distribuer à ces travailleurs des salaires bien considérables, d'autant plus que devant la diversité des métiers, il fut impossible de faire travailler chacun dans sa spécialité. Quelques-uns même n'avaient pas de métier et il fut nécessaire de les employer à des travaux n'exigeant pas d'apprentissage et où la force musculaire seule était utile.

L'inauguration eut lieu en novembre 1829. L'idée était excellente, mais un établissement de ce genre devait vite disparaître : la générosité publique ne pouvant intervenir constamment, les finances s'épuisèrent et l'établissement cessa de fonctionner. En 1832 la grande épidémie de choléra sévissait sur Paris, on songea à installer les orphelins du terrible fléau dans la maison de la rue de Lourcine. Mais cette destination devait rester passagère. Une dernière transformation allait aboutir à la fondation de l'hôpital de Lourcine.

L'hôpital spécial pour vénériennes était fondé.

L'hôpital de Lourcine.
1836-1893).

Son organisation matérielle et médicale. — Sa physionomie particulière et son fonctionnement.

Un édit de 1784 avait fondé l'hôpital du Midi pour le traitement des maladies vénériennes.

Le nouvel établissement inauguré en 1792 dans le vieux noviciat des Capucins au faubourg Saint-Jacques reçut les vénériens de Bicêtre et les enfants de la maison de Vaugirard. Michel Cullerier, qui fut le premier chirurgien en chef du Midi, après son passage à Bicêtre, se montre plein d'enthousiasme pour le nouvel hôpital.

Dans ses Notes sur les hôpitaux de l'an IX pour les vénériens, il énumère les détails de l'organisation avec complaisance : « L'hôpital est divisé en trois départements, l'un pour les hommes, l'autre pour les femmes, le troisième pour les nourrices. Les deux sexes sont absolument isolés, tant pour les salles que pour les promenoirs. Ils ne peuvent avoir de communication ni par la vue, ni par la parole. »

Les malades étaient traités avec humanité. Cependant cette organisation présentait encore quelques desiderata. La promiscuité ne régnait plus entre les sexes comme à Bicêtre mais les filles publiques surveillées par la police étaient encore mêlées aux jeunes femmes relativement honnêtes qu'une contamina-

tion malheureuse avait amenées là. De plus l'encombrement existait au Midi.

En 1834, le Conseil général des hospices résolut de faire cesser cet état de choses. La création d'un nouveau local fut décidée le 12 février 1834. On fit des recherches dans le voisinage immédiat de l'hôpital du Midi. Le Conseil fut d'avis d'ouvrir une enquête afin de déterminer si la maison de M. Debelleyme, rue de Lourcine, de nouveau inoccupée, répondait à la destination projetée. L'enquête fut favorable et l'acquisition du local aussitôt décidée.

Le département de la Seine, propriétaire de l'immeuble de la rue de Lourcine, se montre raisonnable dans l'estimation de ce domaine dont il était embarrassé, et l'Administration des Hospices achète pour la somme de 307.430 fr. 97 l'immeuble ainsi que le mobilier et le matériel.

On s'empessa de procéder à la mise en état. Depuis le départ des Cordelières, les bâtiments n'avaient pas été entretenus et il fallut procéder à des travaux de consolidation dont le devis se monta à la somme de 46.135 francs. On avait pensé d'abord créer 300 lits, mais force fut d'y renoncer, surtout devant l'impossibilité où l'on était de surélever les constructions d'un étage. Les murs déjà vieux paraissaient d'une solidité douteuse.

Le Conseil général des hospices décida que le nouvel hôpital allait s'appeler Hôpital de Lourcine. Les raisons de cette appellation ne sont pas mentionnées dans le procès-verbal de la décision ; mais, sans grande réflexion, on peut penser que l'un des deux motifs suivants prévalut : le Conseil voulait rappeler le nom de la rue sur laquelle donnait la porte principale du nouvel établissement, ou bien le nom de cet hôpital fondé par Marguerite de Provence sur l'emplacement actuel de l'Institut agronomique, et qui, après des transformations successives, avait été destiné en 1559 aux vénériens.

Les sœurs de la Compassion furent chargées de desservir l'hôpital, et la supérieure de ces religieuses fut invitée à remplir les fonctions d'économe.

Un rapport fut demandé à Orfila pour la nomination du personnel médical. Un médecin et deux chirurgiens furent nommés conformément aux conclusions de ce rapport. Deux titulaires furent choisis parmi les membres du bureau central et le troisième fut élu en dehors de ce corps. Médecins et chirurgiens furent chargés de traiter les maladies vénériennes : mais le médecin dut plus particulièrement donner ses soins aux enfants et aux femmes atteintes de maladies internes contractées pendant le séjour à Lourcine. Les deux chirurgiens eurent en partage les accouchements et le traitement de la syphilis.

Un aumônier fut chargé d'assurer le service du culte ; et dès le 20 avril 1836, M. Cornut fut nommé ; il devait bientôt donner sa démission et être remplacé en 1837 par M. Lacroix.

Le nouvel hôpital ouvrit ses portes le 26 janvier 1836. Il différait bien peu de l'établissement de refuge de M. Debelleyne. Le bâtiment élevé de deux étages, perpendiculaire à la rue de Lourcine, avait seul changé de physionomie ; de nombreux contreforts en assuraient la solidité. Les services généraux sont distribués dans les différentes petites constructions qui entourent les deux grandes cours de l'hôpital.

Lorsque la salle Sainte-Thérèse fut ouverte en 1847 pour les enfants, 276 lits furent ainsi répartis dans les 8 grandes salles :

73 lits de médecine.

177 » de chirurgie.

20 » d'accouchements

et 6 berceaux.

Comme nous avons l'intention de donner une description d'ensemble de l'hôpital Broca dans son état actuel, nous ne

nous occuperons pas plus longuement ici des bâtiments de Lourcine qui n'ont d'ailleurs pas subi depuis de transformations essentielles.

Les noms des salles furent pris dans le calendrier Grégorien ; et à côté des noms de Sainte-Marie et de Sainte-Thérèse, on voit ceux de Saint Alexis, Saint-Louis, Saint-Clément, Saint-Ferdinand et Saint-Jean.

L'hôpital de Lourcine fut dès le principe entièrement réservé aux femmes atteintes de maladies vénériennes à l'exclusion des filles publiques inscrites à la préfecture de police. En fondant Lourcine, l'administration avait eu pour but de faire cesser la promiscuité qui régnait à l'hôpital du Midi parmi les femmes (1).

(1) L'hôpital du Midi fut dès lors entièrement réservé aux hommes. Quant aux prostituées inscrites à la préfecture de police, que l'administration des hospices avait soignées jusque-là dans ses établissements : la Salpêtrière, Bicêtre et l'hôpital du Midi, elles furent enfermées et soignées à Saint-Lazare par les soins de la préfecture. L'Assistance publique n'était pas cependant de ce fait entièrement libérée, et l'on voit chaque année le Conseil général des hospices se reconnaître débiteur d'une somme de 36.956 francs au département de la Seine pour prix de 365 jours de présence de 81 filles publiques traitées dans les infirmeries de Saint-Lazare. Le traitement est calculé à raison de 1 fr. 25 par jour. Les prostituées ne devaient reparaître officiellement dans les hôpitaux spéciaux : Le Midi et Lourcine qu'en 1848. Après les événements de juin, les insurgés blessés qui avaient été admis dans les hôpitaux généraux de Paris furent transférés par l'autorité supérieure dans la maison d'arrêt de Saint-Lazare. C'est alors qu'il fallut consacrer l'hôpital du Midi et aussi l'hôpital de Lourcine au traitement des filles publiques qui ne pouvaient trouver place à Saint-Lazare. De ce fait le Conseil général des hospices, loin de verser la somme de 36.956 francs qui représentait sa redevance accoutumée, recouvra une somme de 31.389 fr. 50 pour prix de 47.528 passées à Lourcine par un nombre considérable de prostituées inscrites. On vit alors les voitures cellulaires de la préfecture s'arrêter devant la porte de Lourcine. Cette destination éphémère de Lourcine fut malheureuse, car elle contribua à répandre un mauvais renom dans le voisinage de l'hôpital.

Le Conseil des hospices établit à Lourcine un règlement sévère ; il fit tout ce qui était en son pouvoir pour assurer la guérison des malades et empêcher leur contamination morale ; il songea même à ramener dans la bonne voie un certain nombre de pauvres filles que la misère, mauvaise conseillère, avait entraînées sur une pente fatale. Les malades sont autant que possible réparties dans les salles par catégories suivant leur âge et leur conduite antérieure. La salle Sainte-Thérèse est réservée aux enfants au-dessous de 15 ans atteintes de syphilis héréditaire, victimes d'un viol, ou présentant des habitudes vicieuses.

On ne pouvait traiter les syphilitiques comme des malades ordinaires. On eut vite fait de comprendre qu'il ne fallait pas maintenir au lit des femmes atteintes d'une maladie aussi peu gênante, aussi peu douloureuse. Il fallait occuper les malades physiquement et moralement. Dans les salles de Lourcine les malades valides durent se lever à cinq heures du matin, et s'occuper immédiatement du nettoyage des salles, et de leur propre toilette en attendant la visite du médecin. Une bibliothèque fut créée en 1837 et par les soins de M. de Gérando un certain nombre de volumes bien choisis furent mis à la disposition des malades.

La discipline dans les salles fut rigoureuse : le silence était réclamé à certaines heures. Un cachot qui se trouvait dans le sous-sol du bâtiment de la communauté, sous un des grands escaliers, était là pour rappeler aux indisciplinées et aux perverses, qu'elles ne pouvaient impunément mettre le désordre et faire régner la discorde. Les privations de parloir et de promenoir sont infligées pour des fautes plus légères. Le renvoi est considéré comme la mesure la plus grave que l'on puisse prendre. Quelle lourde responsabilité est assumée par le médecin chargé d'assurer la prophylaxie des maladies véné-

riennes, par un administrateur, lorsqu'ils remettent à la rue et au trottoir une prostituée porteuse d'accidents contagieux ! Médecins et administrateurs, loin de renvoyer leurs malades, s'ingénient au contraire à les retenir jusqu'à guérison complète. La persuasion, l'intimidation même étaient employées tour à tour. Entrées librement, les malades pouvaient en effet sortir à leur gré sur leur demande et malgré les conseils et les avis du médecin.

Cependant un article du règlement resté en vigueur jusqu'à 1880 devait remédier à cet état de choses inquiétant pour la santé publique, puisqu'une prostituée clandestine pouvait de la sorte réclamer son exeat en pleine période d'accidents contagieux, et disséminer autour d'elle le mal dont elle était atteinte. D'après ce règlement administratif, le bureau de l'hôpital devait signaler à la police les malades qui sortaient incomplètement guéries. Mais ce règlement ne fut le plus souvent d'aucune efficacité. La police ne pouvait agir qu'au cas où la femme ainsi signalée pouvait être surprise en flagrant délit de racolage sur la voie publique, délit plusieurs fois constaté. D'autre part, cette mesure était de nature à discréditer l'hôpital et à faire accuser les médecins de Lourcine d'avoir des accointances avec la police ; sa suppression était nécessaire.

L'hôpital de Lourcine fut aussitôt après sa fondation fréquenté par une collection de sujets des plus variés vivant généralement de la prostitution clandestine. Quelques prostituées inscrites, désireuses d'échapper à la police et à Saint-Lazare, qu'on venait de créer, y entrèrent par surprise grâce à de faux papiers. A côté de ces filles sans aveu, quelques femmes mariées contaminées par leur mari, quelques nourrices et aussi quelques malheureuses filles sans expérience, victimes d'une affection contagieuse dès leur première faute, formèrent un groupe beaucoup plus restreint.

Le Conseil général des hospices résolut de s'occuper de ces malheureuses victimes, ainsi que de celles qui manifestaient le désir de faire retour à une vie normale. Un homme de bien, M. de Gérando, installa rue de l'Arbalète un refuge-ouvroir où les malades à leur sortie de Lourcine furent admises en attendant que les personnes dévouées qui dirigeaient l'établissement leur aient trouvé un emploi. Le Conseil général des hospices subventionna cette œuvre, créa 10 lits dans la maison de M. de Gérando ; et l'on voit qu'en 1846 un secours de 2,500 fr. est envoyé à M. de Gérando ainsi qu'une somme de 30 francs par malade admise à l'asile-ouvroir. Les résultats furent heureux ; et le Conseil général des hospices, dans un rapport dont on a conservé l'original, énumère les titres de cet établissement à la reconnaissance publique.

En 8 mois, 44 malades furent admises dans l'asile ; sur ce nombre 26 furent placées chez des personnes sûres, 12 furent rendues à leurs parents, 12 restant encore à l'asile. Les médecins eux-mêmes purent se féliciter de l'amélioration qui s'était produite dans la conduite de la plupart des malades, de l'espèce d'émulation qu'établissait entre elles le désir d'être comprises au nombre des convalescentes qui passaient à l'asile après guérison. Et le rapport conclut en disant qu'on n'eut plus à gémir sur le sort de jeunes filles qui, dénuées de moyens d'existence et invoquant en vain les secours de l'administration, déclaraient n'avoir d'autre ressource que de se livrer entièrement à l'inconduite.

Lourcine fut à ses débuts un hôpital absolument fermé. Seuls les médecins et chirurgiens pénétrèrent dans les salles. De rares externes qui touchent une indemnité de 150 francs par an suivent avec les internes la visite de leurs chefs de service et sont chargés des pansements. Aucune personne n'est admise

dans les salles en dehors du personnel, et les médecins étrangers au service qui désirent visiter l'établissement sont obligés de solliciter l'autorisation auprès du Conseil général des hospices qui en délibère et prend une décision motivée. On retrouve dans les minutes du Conseil général des hospices des pièces vraiment curieuses, où l'on voit des médecins français et étrangers recevoir la permission de suivre une ou deux visites à Lourcine. M. Gauthier, médecin de l'Antiquaille de Lyon, est autorisé à suivre une seule visite. Plus favorisé fut le Dr Montluc, inspecteur des eaux de Néris, qui fut autorisé à suivre les visites à Lourcine pendant un mois et à y recueillir des observations.

Pour se rendre compte de la façon dont furent traitées les premières malades de Lourcine, il nous reste un document bien précieux à cet égard. C'est le *Manuel pratique des maladies vénériennes* de Gibert paru en 1837. Gibert fut en effet le premier médecin de Lourcine. En arrivant dans cet établissement Gibert se trouvait dans son milieu d'études favorites. Elève de Cullerier, Gibert a en syphiligraphie des connaissances considérables. Il a sur la syphilis et les autres maladies vénériennes les idées de son temps. Il se prononce nettement sur la nouveauté de la syphilis, sa nature virulente et contagieuse et sur le traitement spécial qu'elle réclame.

Gibert a renoncé au traitement de la vérole par les frictions d'onguent mercuriel dont on avait tant abusé à Bicêtre. Il reconnaît, certes, que cette méthode est d'une grande efficacité ; mais il la tient pour dangereuse ; et c'est pourquoi, il n'y a recours que lorsque toutes les autres méthodes de traitement ont échoué. Le traitement par l'onguent napolitain est encore d'après lui sale et révélateur.

Gibert semble avoir à cette époque des préférences marquées

pour le protoiodure de mercure sous la forme pilulaire. « Le protoiodure réunirait, dit-il, tous les avantages s'il ne provoquait des coliques et du dévoiement. »

La lecture du manuel de Gibert est pleine d'intérêt. On y constate avec plaisir combien étaient vastes et sûres les connaissances cliniques et thérapeutiques du premier médecin de Lourcine. Gibert traite les chancres localement par la liqueur de Van Swieten laudanisée, en même temps qu'il prescrit le traitement interne. Il cautérise les tubercules plats au nitrate d'argent et fait des applications locales de sublimé. Le protoiodure de mercure est administré de la façon suivante :

Protoiodure de mercure. Un scrupule

Thridace Un gros

Mêlez et divisez en 24 pilules. En prendre une chaque jour le matin à jeun.

Fen Cullerier avait, à l'hôpital des vénériens de Paris, substitué la liqueur de Van Swieten aux dangereuses frictions. Gibert constate que le sublimé, à l'intérieur, sous cette forme, est un bon médicament, et il l'administre suivant cette formule qui lui est habituelle : une solution de huit grains de sublimé pour un litre d'eau. On ne donne au malade qu'un quart de grain par jour. Gibert regarde cette dose comme suffisante, et il l'élève peu. Il faut administrer le médicament dans un verre de lait ou dans de l'eau édulcorée de sucre. Mais déjà le savant clinicien a remarqué que le protoiodure, sous la forme pilulaire, est beaucoup plus agréable aux malades que la liqueur de Van Swieten qui est frappée d'une sorte de réprobation dans les salles de vénériennes surtout.

Pour une syphilis récente, on institue en dehors du traitement mercuriel les bains tièdes, régime sobre, du repos et l'usage des boissons délayantes. Les tisanes sudorifiques sont négligées et remplacées par de la tisane commune de chien-

dent, de réglisse, etc. Si on a affaire à un malade robuste et plutôt surexcité qu'affaibli, les émissions sanguines, les bains, les purgatifs et le régime doivent être prescrits. Gibert se plaint qu'à cette époque, l'administration dont l'installation est insuffisante ne puisse distribuer les bains qu'avec une certaine parcimonie.

A Lourcine, Gibert, qui était agrégé de la Faculté, possédait un vaste champ d'études, comme il le reconnaît lui-même ; mais il était avant tout professeur, et lorsque le Conseil général des hospices lui eut interdit d'admettre des élèves dans ses salles, il résolut de quitter l'établissement. Lorsqu'une place devint vacante à Saint-Louis, il l'obtint. Gibert était resté pendant cinq années à Lourcine ; devenu médecin de Saint-Louis, il se souvint des études commencées dans l'hôpital de la rive gauche, et publia la *Thérapeutique des maladies de la femme liées à un écoulement utérin*.

En 1836, les deux chirurgiens de Lourcine furent Robert et Michon. Ils y demeurèrent peu. A cette époque, on procédait à la nomination des titulaires de services de l'Assistance de telle façon que le hasard amena à Lourcine, surtout parmi les chirurgiens, des hommes très distingués toujours, mais dont la compétence était limitée en vénéréologie. Ils acceptèrent leur service comme un fardeau, se sentirent loin de leurs études préférées, et ne firent que passer à Lourcine pour aller rendre ailleurs les services qu'on attendait de leur science et de leur dévouement. Parmi la longue liste que nous publions des médecins et chirurgiens de Lourcine, nous ferons deux catégories : d'une part, les médecins et chirurgiens qui par leurs études antérieures et leurs goûts furent amenés à s'intéresser à la vénéréologie et marquèrent vraiment leur passage ; d'autre part, ceux qui ne firent que passer en attendant mieux. Nous dirons quelques mots des premiers. Ce sont eux qui

imprimèrent à l'établissement sa marque féconde en résultats.

Après Gibert, le chirurgien Huguier fit de Lourcine un centre d'enseignement et d'étude. Nous avons dit combien l'établissement était fermé ; Huguier obtint cependant en 1842 de faire un cours clinique sur les maladies syphilitiques des femmes. Le cours fut très suivi, et pendant cinq années, de 1842 à 1847, le Conseil général des hospices donna au zélé chirurgien l'autorisation de faire son cours. C'est à cette époque que Huguier fait connaître ses travaux sur les affections de la glande vulvo-vaginale et qu'il publie son *Mémoire sur les appareils sécréteurs des organes génitaux externes de la femme*.

De 1843 à 1848, deux dermatologistes se succédèrent à Lourcine : Bazin et Hardy. Aucun fait intéressant n'y signale leur passage. En cette même année 1848, Adrien Cullerier remplaça Denonvilliers comme chirurgien. Pendant 8 années, il s'occupa de ses malades avec science et dévouement et puisa les éléments de son livre sur les affections blennorrhagiques et de son *Précis iconographique des maladies vénériennes*. Pendant trois années, Alphonse Guérin fit un cours sur les « maladies des organes externes de la femme ». Goupil, en 1862, fait des leçons cliniques sur les maladies des femmes ; puis pendant plusieurs années aucun nom ne mérite d'être mentionné à part.

En 1868, M. Alfred Fournier arrive à Lourcine. Le brillant élève de Ricord qui vient de publier les leçons du maître est tout imbu des théories nouvelles qu'il vient de contribuer à défendre. Le visage ouvert et franc du nouveau chef de service, sa bonhomie fine, sa parole courtoise et enjouée, son talent et déjà sa réputation scientifique ont vite fait de lui attirer une nombreuse clientèle. Lourcine se repeuple rapidement et la consultation est bientôt encombrée. De 1868 à 1876, M. Four-

nier fait à Lourcine une œuvre vraiment utile : ses leçons attirent de nombreux étudiants : un certain nombre d'entre elles ont été publiées.

A partir de 1871, une des deux places de chirurgien fut attribuée à un médecin ; Dumontpallier devint le collègue de Fournier, et M. Duplay le titulaire du service de chirurgie.

Les 225 lits de l'hôpital furent ainsi répartis :

156 de médecine.

51 de chirurgie.

18 d'accouchements.

18 berceaux.

M. Alfred Fournier venait de quitter Lourcine lorsque Louis Martineau prit la place laissée vacante par Ball. Dès lors Martineau devait s'occuper exclusivement des maladies vénériennes. Jusqu'à sa mort, survenue en 1889, il fréquente son service avec assiduité : il prend la peine d'interroger ses malades avec méthode ; il s'intéresse vivement aux questions de prophylaxie et fait de curieuses études de mœurs qu'il relate dans des livres connus : *La prostitution clandestine* (1885), *Leçons sur les déformations vulvaires et anales produites par la masturbation, le saphisme, la défloration et la sodomie* (1884). Cela ne l'empêche pas de publier le *Traité clinique des affections de l'utérus et de ses annexes* 1878, et des *Leçons cliniques sur la blennorrhagie chez la femme* (1885), ainsi que de nombreux articles sur la réglementation et la surveillance médicale de la prostitution.

A partir de la nomination de M. Balzer à Lourcine, en 1885, un changement radical s'est fait dans la nomination des médecins. La spécialisation est de plus en plus un fait acquis ; et seuls les médecins des hôpitaux qui se sont consacrés depuis de longues années à l'étude de la vénéréologie et de la dermatologie se mettent sur les rangs quand une place devient

vacante à Lourcine. Pour le plus grand avantage de la prophylaxie, les médecins font dès lors un séjour prolongé à Lourcine, qui devient une étape quasi obligatoire pour les spécialistes dont Saint-Louis consacre dans la suite le mérite et étend le renom.

M. Balzer fait, de 1885 à 1890, des leçons sur la syphilis à l'étude de laquelle il a résolu de se consacrer tout entier. M. de Beurmann arrive à Lourcine en 1889. M. Alex. Renaut en 1890. Tous les deux y professent avec talent et autorité.

De 1836 à 1882, il ne s'était guère produit à Lourcine que des changements dans le personnel ; et après 46 ans d'existence, la physionomie spéciale de l'établissement demeurait sensiblement la même : quelques améliorations hygiéniques et aussi quelques adoucissements dans la discipline pouvaient seuls être remarqués.

La laïcisation eut lieu en 1882. Les filles de la Compassion firent place à un nombre à peu près égal de surveillantes et de suppléantes des hôpitaux. L'aumônier, qui était alors M. Sabatier, fut mis à la retraite. Les noms des salles furent changés, et les noms des plus célèbres syphiligraphes désignèrent les diverses salles.

En cette même année 1882 se produisit un fait qui semblait alors sans importance, mais qui, cependant, allait être le point de départ de nombreuses transformations. L'épidémie de fièvre typhoïde de 1881 avait produit un grand encombrement dans les hôpitaux. Pour remédier en partie à cet état de choses, dans les jardins de Lourcine, à l'angle des rues Pascal et Corvisart, on construisit des baraquements en planches où 60 lits furent mis à la disposition de femmes atteintes de maladies chroniques (tuberculose, cancer, etc.) Un médecin du Bureau central fut chargé du service de la nouvelle installation qui porta le nom d'hôpital temporaire.

En 1883, M. Pozzi devient chirurgien de Lourcine. Son service se composait alors de deux vastes salles : Fracastor et Van Swieten situées dans les vieux bâtiments actuels. Van Swieten ne renfermait que des vénériennes : à Fracastor il y avait 18 lits d'accouchements et 18 berceaux. M. Pozzi obtint en 1884 que les baraquements fussent retirés au médecin des hôpitaux. Les baraquements se composaient de 3 salles de 20 lits chacune. Une de ces salles échut en partage à M. Pozzi qui l'affecta spécialement à la gynécologie. Les deux autres salles échurent aux deux médecins.

Pasteur venait de faire ses belles découvertes et la grande chirurgie allait prendre son essor. Une petite chambre des baraquements fut transformée en salle d'opération et là, dans une installation fort rudimentaire, M. Pozzi pratiqua ses premières laparotomies. Cependant le recrutement des malades fait à la consultation des vénériennes était assez difficile. Une baraque pour la consultation de gynécologie fut construite en 1887 à l'intersection des rues Corvisart et Pascal. Un amphithéâtre de cours et une salle d'opération vinrent la même année améliorer l'installation. A partir de ce moment, le succès vint couronner les efforts du distingué chirurgien et l'unique salle devenait insuffisante. En 1893, M. Pozzi échangea ses deux salles Fracastor et Van Swieten contre les deux salles des baraquements d'abord attribuées aux deux médecins. Dans les baraquements M. Pozzi transporta les lits d'accouchements qu'il dirigeait déjà à la salle Fracastor. Le reste fut affecté à la gynécologie. En possession des deux vastes salles qui venaient de leur échoir, les deux médecins de Lourcine songèrent à imiter M. Brocq qui avait ouvert en 1891 à La Rochefoucauld une consultation de dermatologie. Ils obtinrent de l'administration la création d'une consultation de dermatologie qui s'ouvrit en 1893 sur la rue Pascal. La salle Fracastor divisée

en deux fut alors consacrée au traitement des malades recrutées à cette consultation. Pour bien marquer dans l'esprit du public l'indépendance des nouveaux services vis-à-vis de Lourcine, le nom d'« Annexe Pascal » leur fut donné.

De plus, pour abolir toute prévention dans l'esprit des malades, le conseil municipal donna à la rue de Lourcine le nom de rue Broca, en mémoire de l'illustre chirurgien qui venait de mourir. Le nom de l'hôpital fut lui aussi changé ; et en 1893, en même temps qu'il cessait d'être exclusivement destiné aux vénériennes, le vieil établissement de Lourcine prenait le nom d'hôpital Broca.

Pendant cette longue période de 57 ans, Lourcine avait soigné et isolé un nombre considérable de malades et ainsi rendu de grands services à la population parisienne. Dès 1861, après 25 années d'existence, Lourcine avait déjà soigné près de 40.000 malades. Depuis cette époque, une augmentation considérable se produisit dans le nombre des admissions, et en 1885, Martineau a pu dire qu'il y avait une grande affluence de malades à Lourcine, que les malades avaient un vif désir d'y entrer, et que malgré 20 lits supplémentaires mis à la disposition des médecins, il ne fut pas toujours possible d'admettre toutes les malades immédiatement.

Noms des médecins et chirurgiens de Lourcine (1836-1893).

ANNÉES	MÉDECINS	CHIRURGIENS	
1836	Gibert	Robert	Michon
1837	»	»	»
1838	»	»	»
1839	»	»	Vidal de Cassis
1840	»	Malgaigne	»
1841	Hourmann	Lenoir	»
1842	»	Huguier	»
1843*	Bazin	»	Malgaigne
1844	»	»	»

1845	»	»	Denonvilliers
1846	Hardy	»	»
1847	»	Chassaignac	»
1848	Marotte	»	Cullerier
1849	Guéneau de Mussy	Jarjavay	»
1850	»	Richet	»
1851	»	»	»
1852	Legendre	Gosselin	»
1853	»	»	»
1854	Bernutz	»	»
1855	»	Morel Lavallée	»
1856	»	»	Jarjavay
1857	Lasègue	»	»
1858	»	»	»
1859	Lailler	Alphonse Guérin	»
1860	»	»	Desormeaux
1861	Matrice	»	Ad. Richard
1862	Goupil	Verneuil	»
1863	Simonet	»	Bauchet
1864	»	»	»
1865	Jaccoud	Dolbeau	Panas
1866	»	Després	»
1867	Luys	»	Liégeois
1868	Fournier	»	Péan
1869	»	»	»
1870	»	»	»

ANNÉES	MÉDECINS		CHIRURGIENS
1871	Fournier	Dumontpallier	Duplay
1872	»	»	»
1873	»	Blachez	Dubreuilh
1874	»	Lancereaux	»
1875	»	»	»
1876	Cornil	Ball	Périer
1877	»	Martineau	Th. Auger
1878	»	»	»
1879	Gouraud	»	Nicaise
1880	Gouguenheim	»	Terrillon
1881	»	»	»
1882	Rathery	»	Berger
1883	Hutinel	»	Pozzi
1884	»	»	»
1885	Balzer	»	»
1886	»	»	»
1887	»	»	»
1888	»	»	»
1889	»	De Beurmann	»
1890	Renault	»	»
1891	»	»	»
1892	»	»	»
1893(1)	»	»	»

(1) A partir de 1893, Lourcine prend le nom d'hôpital Broca.

L'hôpital Broca.

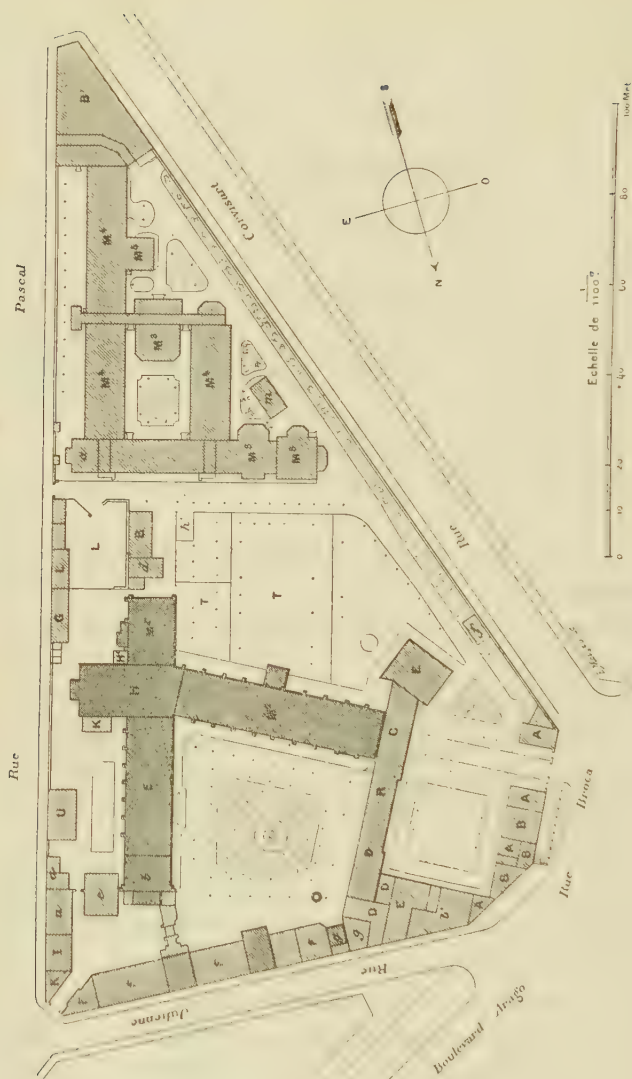
L'entrée principale de l'hôpital Broca est située au 111 de la rue du même nom. L'établissement hospitalier, libéré de toutes constructions avoisinantes, représente un quadrilatère assez irrégulier dont les quatre côtés sont bordés par les rues Broca, Julienne, Pascal et Corvisart.

La superficie totale des terrains est de 14.634 mètres carrés 20.

Les constructions occupent à elles seules une superficie de 5.218 mètres carrés 50.

Le plan que nous publions donne une disposition exacte des divers locaux.

Quand un passant, descendant le boulevard Arago, arrive à la hauteur de la rue Broca, il découvre à sa droite le panorama de l'hôpital. Au premier plan, il aperçoit une série de constructions basses enfoncées au-dessous des chaussées des rues Julienne et Broca. Ce sont les constructions destinées au logement du concierge, au parloir et à la salle de consultation de vénéréologie. Plus loin émergent de l'ensemble deux vastes bâtiments qui se coupent à angle droit et offrent à la vue leurs murs gris et ternes, aux ravalements fendillés, ainsi que leurs toitures plates et débordantes aux petites tuiles recouvertes de mousse. En pénétrant à Broca par la grande porte, nous avons, à droite, le bureau du directeur ; à gauche, le logement du concierge, le parloir et la salle de consultation. La cour



PLAN DE NIVASSE DE L'HÔTEL BRIGA

REZ-DE-CHAUSSÉE

- A** Administration.
- B** Consultation et parloir.
- C** Cuisines.
- D** Pharmacie.
- E** Appartement du directeur.
- E¹** Logements du personnel.
- F** Bains.
- G** Buanderie.
- H** Chapelle.
- H¹** Dépendances.
- I** Service des morts.
- K** Ateliers.
- L** Chantiers.
- M²** Médecine (femmes).
- M⁴** Chirurgie (femmes).
- M⁵** Chirurgie, salles d'opérations et de pansements.
- R** Réfectoires du personnel.
- T** Préaux.

- U** Étuve.
- a** Laboratoires.
- b** Internes en pharmacie.
- b¹** — médecine.
- d** Dortoirs des infirmières.
- e** Dépôt de linge sale.
- f** Serre.
- g** Réservoirs.
- h** Remise.
- m** Musée.

PREMIER ÉTAGE

- C, D** Logements de sous-employés.
- E** Appartement du directeur.
- E¹ M², b** Médecine (femmes).

DEUXIÈME ÉTAGE

- E¹, b** Médecine² (femmes).
- M²** Dortoir des filles de service.

dans laquelle on pénètre immédiatement est assez vaste et en partie plantée d'arbres rabougris. Les salles de garde des internes en médecine et en pharmacie donnent à gauche sur cette cour. En face, un corps de bâtiment élevé d'un étage est occupé par la pharmacie, la cuisine et l'office. Le directeur est logé dans un petit pavillon auquel on accède par un perron haut de plusieurs marches, et situé à droite de la cuisine.

Pour pénétrer dans la grande cour de l'hôpital, il faut traverser un couloir étroit situé entre la cuisine et l'ancienne salle de cours. Lorsqu'on a franchi ce couloir, on a à sa droite une des ailes principales qui contient les salles Vidal et Fracastor au rez-de-chaussée, réservées à la dermatologie ; au premier étage, la salle Astruc et au deuxième la salle Natalis Guillot.

Au fond, en face, on aperçoit la deuxième aile, qui au rez-de-chaussée, sert au logement du personnel, et contient au premier étage la salle Van Swieten, et au deuxième la salle Cullerier. L'établissement de bains se trouve sur cette grande cour en bordure de la rue Julienne.

La chapelle, qui ne présente rien de bien remarquable, est située à l'angle des deux grandes constructions. Elle est éclairée par quatre grandes fenêtres en plein cintre. Sa voûte élevée de deux étages est aussi en plein cintre. Un maître-autel et des boiseries décorent l'intérieur de cette chapelle dont la grande porte donne sous le couloir qui mène vers la cour où est aménagée la salle de consultation de dermatologie. A droite de la chapelle, un bâtiment de deux étages renferme, au rez-de-chaussée, la salle Bouley, au premier étage la salle Goupil et enfin au deuxième étage, l'ouvrier. La lingerie est située au-dessus de la chapelle. Le service de gynécologie est construit au delà de la grande cour située à droite du bâtiment perpendiculaire à la rue Broca. Nous y reviendrons en décrivant le merveilleux service du Professeur Pozzi.

Les diverses transformations opérées depuis 1882 ont abouti à créer trois services distincts avec, comme moyens de recrutement des malades, trois consultations également distinctes, dans cet hôpital jusque-là exclusivement réservé au traitement des vénériennes.

Le personnel médical reste ce qu'il était depuis 1871. Deux médecins et un chirurgien dirigent le service des salles ainsi que celui des consultations.

Broca présente à notre étude :

1° Les salles consacrées au traitement des femmes atteintes de maladies vénériennes ainsi que leur complément nécessaire, la consultation de vénéréologie.

2° Les deux salles de dermatologie et la consultation de maladies de peau.

3° Le service de gynécologie chirurgicale.

Nous donnerons d'abord un aperçu rapide de ce qu'est le service de gynécologie du professeur Pozzi, puis nous parlerons ensuite de la consultation de dermatologie de la rue Pascal et des deux salles réservées aux malades de cette consultation ; et enfin nous décrirons d'une façon aussi précise que possible la consultation et les services consacrés au traitement des maladies vénériennes.

LE SERVICE DE GYNÉCOLOGIE DE L'HÔPITAL BROCA. — Le service de gynécologie réalise un des derniers perfectionnements de la construction hospitalière moderne. Sa construction, commencée en 1894 sur l'emplacement des baraquements élevés en 1882, ne fut achevée complètement qu'en 1898. L'inauguration eut lieu en décembre de la même année.

Le service présente trois parties essentiellement distinctes : 1° la consultation ; 2° les salles de malades ; 3° les salles d'opérations.

Tout le service est bâti en rez-de-chaussée. La construction

très légère est en bois et briques. Des pans de bois de 46 centimètres d'épaisseur forment l'ossature de l'ensemble. Les intervalles sont comblés par des briques de laitiers recouvertes intérieurement d'un enduit de plâtre, et laissées apparentes à l'extérieur. Les toits sont recouverts en tuiles. Le chauffage est à la vapeur d'eau à basse pression, l'éclairage est partout fait à l'électricité ; l'aération et la ventilation des salles ont été l'objet de tous les soins. Le sol est recouvert d'un carrelage en grès céramé fin dont le nettoyage est facile.

La consultation occupe l'angle des rues Corvisart et Pascal. Elle est construite sur cave. Elle comprend de nombreuses petites salles destinées au vestiaire des élèves, au cabinet du chirurgien, aux pansements, ainsi qu'une salle de spéculum et une salle d'examen, le tout donnant sur un long corridor qui mène à la salle d'attente de la consultation.

La consultation a lieu tous les jours. Les malades entrent par une porte située exactement à l'intersection des rues Corvisart et Pascal. Le concierge a sa loge près de la porte qui donne accès rue Pascal aux malades de la polyclinique.

Les salles de malades sont au nombre de 4 et ne contiennent qu'un nombre restreint de lits. La salle Récamier (8 lits) est affectée spécialement à l'accouchement des femmes syphilitiques des services de médecine de Broca. Les salles Alphonse Guérin (12 lits), Paul Broca (8 lits), Huguier (16 lits) sont entièrement consacrées à la gynécologie. De nombreuses chambres d'isolement portent le nombre des lits à 66.

Les annexes des salles sont très multipliées et répondent toutes à un besoin : salles de propreté, salles de bains, parloir pour les malades avec bibliothèque, salle de douches vaginales, etc.

Le pavillon d'opérations communique directement avec le service par une petite grille. Il comprend : une salle d'anes-

thésie, une salle d'instruments, une salle de stérilisation, une salle d'opérations aseptiques, et un grand amphithéâtre qui sert pour les opérations septiques.

MM. Pozzi et Jayle ont fait dans la *Revue de gynécologie et de chirurgie abdominales* de 1899 une description très détaillée du nouveau service de gynécologie et cela nous dispensera d'y insister plus longuement. Nous noterons encore cependant une innovation heureuse ; c'est la décoration artistique des couloirs et même des salles de malades. Des peintures murales sur toiles marouflées dues à des artistes de grand talent viennent rendre un peu d'attrait et de charme à ces pavillons édifiés d'après les strictes nécessités de l'hygiène moderne.

Le service de M. le professeur Pozzi est très florissant, et les 66 lits ne suffisent plus à la clientèle de jour en jour plus nombreuse.

CONSULTATION ET SALLES DE DERMATOLOGIE. — Lorsqu'en 1893 les médecins de Lourcine eurent obtenu l'autorisation d'ouvrir une consultation de dermatologie, il n'existait pas de local disponible. Il fallut alors provisoirement construire des baraquements en planches. Une porte fut percée vers le milieu du mur de clôture qui longe la rue Pascal et des baraquements édifiés tout près de là entre les vieux bâtiments du couvent des Cordelières et les baraquements sur l'emplacement duquel allait bientôt s'élever le service de gynécologie.

A ses débuts, la consultation fut assez peu florissante, ainsi que le constata M. Brocq à son arrivée à Broca en 1896. Mais sous l'impulsion de M. Brocq d'abord, puis sous celle de M. Thibierge, un peu plus tard, les choses allaient changer de face.

En 1896, 1.639 consultations de dermatologie seulement furent données dans les baraquements de la rue Pascal. L'an-

née suivante, le chiffre s'élève à 7,898 et en 1898 le chiffre de 10,264 est atteint. C'était désormais le succès assuré. Cependant un point noir restait à l'horizon. A cause du mauvais renom de Lourcine, hôpital jusque-là affecté aux femmes atteintes de maladies vénériennes, les malades montraient toujours une certaine répugnance à entrer dans les salles Fracastor et Vidal. Avec habileté et patience M. Brocq combattit cette prévention. Il fit admettre les hommes à la consultation qui, comme le service de gynécologie, prit le nom d'Annexe Pascal. C'était là une façon de démontrer au public que Broca n'était plus destiné aux seules femmes vénériennes.

Bientôt les salles de dermatologie furent au complet ; et toute prévention est aujourd'hui tombée.

Actuellement, la consultation de dermatologie a lieu tous les jours, excepté les dimanches et jours de fête. Les baraquements construits en 1896, mais agrandis depuis, se composent de quatre grandes pièces : d'une salle d'attente, d'une salle de pansements, d'une vaste salle de consultation bien éclairée, et du cabinet d'électrothérapie. Toutes les salles communiquent entre elles sans couloir ; et c'est là une des dispositions les plus critiquables de leur agencement. Ainsi les malades doivent passer au travers de la salle de pansements pour se rendre à la salle de consultation. Outre ce que peut avoir de répugnant pour certaines malades la vue de plaies et d'ulcères étendus, il y a là une cause de dissémination de germes bien peu rassurante.

A la consultation, les malades sont pansés et reçoivent gratuitement les médicaments prescrits.

On établit pour chaque malade une fiche individuelle que l'on divise en deux colonnes : dans la première on note le diagnostic porté ainsi que les particularités intéressantes présentées ; dans la seconde on note la série des traitements suivis.

A cette consultation où les malades reviennent se faire soigner le plus souvent jusqu'à guérison complète, ce système de fiches rend les plus grands services. Il réalise une grande économie de temps, apporte une grande précision dans l'interprétation du diagnostic et du traitement.

Le nombre de consultations, après avoir été de 4.639 en 1896 comme nous l'avons déjà dit, est monté insensiblement à 10.264 en 1898, et en 1907, il a été de 18.314. La progression a été constante et les cinq premiers mois de 1908 ne démentent nullement les résultats précédents.

Les malades qui se rendent à la consultation de Broca sont atteints d'affections diverses. Dans ce quartier des tanneries et des blanchisseries établies sur les rives de la Bièvre, les dermites et les eczémas professionnels sont nombreux. Les impetigos, gales, phthyriases, pelades abondent; mais à côté de cela, on y voit les affections de la peau les plus diverses et les plus rares; et il ne se passe guère de jour où la sagacité clinique et la science du chef de service ne soient mises à contribution pour éclairer un diagnostic douteux et difficile.

En somme, la consultation de dermatologie de Broca est basée sur le modèle de celle de Saint-Louis. Pour se faire une idée de la variété et de l'intérêt que présente cette consultation, il suffit de jeter un coup d'œil sur l'album de photographies dans lequel M. le Dr J. Darier rassemble les cas les plus typiques comme les plus rares de la dermatologie et de la syphiligraphie. L'album commencé depuis deux ans est déjà une mine précieuse où M. Darier compte puiser l'illustration de ses publications futures pour le plus grand bien des jeunes générations médicales.

A côté de la salle de consultation, le cabinet d'électrothérapie dont la création est due à M. Brocq est installé d'une façon convenable. Il fonctionne sous la direction de M. Chicoteau.

Les malades y sont envoyés de la consultation de dermatologie et leur nombre est quelquefois considérable. M. Brocq a raconté qu'en 1904 86 malades y furent traités simultanément.

Les deux salles affectées au traitement des malades venues de la consultation de dermatologie sont les salles Fracastor et Vidal situées au rez-de-chaussée du grand bâtiment perpendiculaire à la rue Broca.

La salle Vidal contient 22 lits, elle est assez vaste, et quoique d'un éclairage un peu défectueux convient assez bien au traitement des dermatoses.

Les diverses variétés de lupus, la syphilis tertiaire, les ulcères et eczémas variqueux occupent le plus grand nombre des lits de cette salle ainsi que des salles Fracastor et Goupil.

A la salle Vidal est annexée une petite pièce où les malades sont examinées et traitées par le chef de service ainsi que les malades venues du dehors une fois par semaine. C'est dans cette pièce qu'on a réuni un certain nombre de moulages en cire exécutés en grande partie sous la direction de Martineau lors de son passage à Lourcine. Ces moulages reproduisent presque exclusivement différentes manifestations curieuses de la syphilis.

LA CONSULTATION ET LES SALLES DE VÉNÉRÉOLOGIE. — Il nous reste maintenant à étudier la consultation et les salles de vénéréologie.

Nous allons essayer de nous faire une idée aussi exacte que possible de leur fonctionnement et de leur physionomie particulières. Nous dirons quelques mots de la consultation, puis nous pénétrerons dans les salles, nous tâcherons de savoir ce que sont les malades. Nous les suivrons au cours de leur traitement et de leur séjour à Broca,

La consultation de vénéréologie a son entrée, 111, rue Broca. Le parloir situé près de la loge du concierge sert de salle d'attente. Des boxes de déshabillage sont aménagés dans le couloir qui mène à la salle de consultation.

Après une attente plus ou moins prolongée, les malades sont introduites une à une dans la salle de spéculum et visitées par le chef de service en présence des élèves. Au point de vue purement médical, trois catégories de malades : une première catégorie, la plus nombreuse et la plus importante, est constituée par de pauvres filles porteuses d'affections vénériennes contagieuses et dont l'admission immédiate s'impose. Dans une deuxième catégorie, on peut ranger un certain nombre d'anciennes habituées qui viennent demander des conseils pour leur traitement et ne présentant pas d'accidents. Enfin, une troisième catégorie est constituée par des femmes d'une certaine condition sociale qui viennent demander à la science réputée des médecins de Broca confirmation d'un diagnostic fait en ville par un praticien non spécialisé. Nous pourrions encore signaler la présence de filles publiques inscrites, qui, dans le doute où elles sont sur leur état de santé, viennent demander si elles peuvent se présenter à la visite du dispensaire du quai de l'Horloge.

Il faut avoir assisté à ces consultations pour comprendre avec quel sans-gêne, quel mépris de la pudeur et des convenances se présentent un certain nombre de malades que leur facies et leur habitus extérieur font classer dans la catégorie des prostituées de bas étage. Rien n'égale l'incurie de certaines d'entre elles : leur misère, leur saleté repoussante sont vraiment dignes de remarque. Leurs jupons crottés et en loques, leur linge noir, déchiré et maculé dénotent qu'elles ont attendu pour se faire soigner que la faim les ait conduites à l'hôpital. Un certain nombre sont couvertes d'ecchymoses.

A la consultation de Broca, l'attitude du médecin est humaine et généreuse : sa parole se fait persuasive et douce lorsqu'il s'agit de soustraire à la rue et au trottoir quelque malheureuse qui, malgré tous les conseils, manifeste l'intention de continuer à répandre son terrible mal.

La consultation de vénéréologie a lieu tous les jours, excepté les dimanches et jours de fête, et est faite tous les deux jours par chacun des médecins de Lourcine, après la consultation de dermatologie. Actuellement les jours sont ainsi désignés.

D^r Darier : lundi, mercredi et vendredi.

D^r Jeanselme : mardi, jeudi et samedi.

Le nombre actuel des consultations données, loin d'être en baisse comme on pourrait le croire, est plutôt en augmentation manifeste, ainsi que nous pouvons nous en rendre compte par ce tableau :

Consultations de vénéréologie

En 1899	5.707
1900	6.779
1901	6.502
1902	5.203
1903	5.516
1904	6.492
1905	?
1906	?
1907	12.365
1908 (5 premiers mois seulement).	5.485

Cette énorme augmentation en 1907 et 1908 est en partie expliquée par ce fait qu'on a compris dans le nombre, le chiffre des malades qui viennent aux injections hebdomadaires d'huile grise, alors qu'autrefois on ne comptait pas comme consultante une malade qui venait chercher des médicaments. Il nous a été impossible de rechercher quel avait été le nom-

bre des injections d'huile grise en 1907 et par conséquent de connaître le chiffre exact des consultations ; mais en 1908, où les registres mentionnent le nombre des piqûres, en faisant un calcul très simple qui établit une moyenne basée sur les cinq premiers mois de l'année, on obtient un chiffre de 7,368 consultations. Ce chiffre est supérieur à celui de 1904 qui fut pourtant un des plus élevés ; et certes, cette moyenne est loin d'être favorable puisque, comme nous le verrons, le nombre des consultations est beaucoup plus élevé pendant les mois de juillet, août et septembre. On peut donc conclure sans hésitation qu'il y a une augmentation manifeste.

Munie de son billet d'admission, la malade est dirigée vers une des salles réservées aux vénériennes. Ces salles sont au nombre de cinq et contiennent ensemble 176 lits.

Deux escaliers étroits et sombres situés de chaque côté de la chapelle conduisent aux salles spéciales réparties aux deux médecins, ainsi qu'il suit :

Service de M. Darier :

Cullerier.	36 lits
Natalis Guillot	46 —

Service de M. Jeanselme :

Astruc	46 —
Van Swieten.	36 —
Goupil	12 —

La surveillante reçoit les malades à leur entrée dans les salles. Elle les interroge, les examine d'un œil exercé, et suivant que l'impression a été bonne ou mauvaise, elle leur désigne des lits dans telle ou telle partie de la salle.

L'impression a-t-elle été bonne ? La malade trouve place près du cabinet de la surveillante. L'impression a-t-elle été mauvaise, ou s'agit-il d'une habituée dont on connaît le mau-

vais esprit ? la malade est rejetée au fond de la salle près de ses pareilles.

La discipline et le bon ordre sont de ce fait plus difficiles à maintenir, mais, grâce à cette mesure, la jeune ouvrière, tombée et contaminée, mais non profondément débauchée, sera mise à l'abri d'une contamination morale possible. Elle recevra chaque jour de bons conseils de la surveillante, et souvent même elle finira par renoncer à suivre la voie dangereuse dans laquelle elle s'était quelque temps égarée.

Les salles de vénériennes de Broca ressemblent à bon nombre de salles des hôpitaux ordinaires. Assez bien éclairées, elles présentent à l'heure de la visite du médecin l'impeccable alignement de leurs deux longues rangées de lits blancs. Le parquet en est fort bien entretenu à la cire. Les murs sont peints au ripolin. L'aération et le chauffage laissent à désirer. Seule, la salle Natalis Guillot offre un aspect particulier.

Située sous les combles du bâtiment perpendiculaire à la rue Pascal, elle semble divisée en un certain nombre d'alvéoles déterminées par la présence des pièces de bois de charpente qui supportent la toiture. Les fenêtres situées au niveau du plancher ne donneraient à la salle qu'un éclairage tout à fait insuffisant, si l'on n'avait songé à ouvrir dans la toiture en tuiles un nombre de vasistas égal à celui des petites fenêtres. Cette salle, au plafond bas, aux annexes insuffisantes, est loin de répondre aux exigences de l'hygiène moderne.

Chaque grande salle a plusieurs annexes qui répondent en partie aux besoins du service. C'est d'abord la salle de spéculum où le médecin fait l'examen des malades, puis les vaterclosets, la salle de propreté, où plusieurs robinets permettent aux malades de faire leur toilette à l'eau courante ; et enfin une petite salle au sol bitumé dans laquelle 4 bidets sont disposés au-dessous de 4 injecteurs. En entrant dans cette salle munies

de longues canules en verre stérilisées, les malades chaussent de gros sabots de bois mis à leur disposition. L'office et le cabinet de la surveillante sont disposés à l'entrée des salles et complètent la série de ces dépendances.

A l'intérieur de l'hôpital, les malades sont revêtues d'un uniforme en cotonnade à petits carreaux bleu et blanc et composé d'une jupe et d'un caraco. Un fichu blanc est épinglé autour du cou. L'uniforme comportait autrefois un bonnet obligatoire; il a été supprimé. L'administration fournit aussi aux malades des bas et des mouchoirs.

Sous l'uniformité du costume, la personnalité des malades ne disparaît pas et c'est cette personnalité que nous allons maintenant essayer de faire connaître.

En 1885, Martineau disait que Lourcine était « le quartier général de la prostitution clandestine ». « C'est là disait-il, que la maladie rassemble les divers éléments de cette armée du vice. » Martineau avait soin d'ajouter qu'à côté de ces prostituées, il y avait aussi des femmes mariées contaminées par leurs maris, des nourrices de l'Assistance publique ainsi que quelques jeunes filles sans expériences doublement trompées. Des filles soumises s'y glissaient aussi.

La description donnée par Martineau, il y a plus de 20 ans, reste encore vraie aujourd'hui dans ses grandes lignes. Les prostituées constituent la grosse majorité des habituées de Broca. Les femmes mariées et les victimes sont en petit nombre.

Nous avons eu la curiosité de rechercher les déclarations faites par les malades concernant leurs professions. En fouillant les cartons du service de M. Darier, dans les deux salles Cullerier et Natalis Guillot, voici à quelles données nous sommes arrivé. En 1907, sur 607 malades admises, on trouve :

- 111 domestiques.
- 73 couturières.
- 44 *sans profession.*
- 38 blanchisseuses.
- 34 journalières.
- 10 modistes.
- 9 cartonnieres.
- 6 brocheuses.
- 5 filles de salle, etc.

44 malades ont déclaré avec franchise n'exercer aucune profession avouable. Mais hélas ! le nombre des malades sans profession eût dû être beaucoup plus considérable. En faisant leurs déclarations, bon nombre de malades se sont souvenues qu'elles avaient autrefois été domestiques, couturières ou blanchisseuses, etc. ; mais depuis longtemps elles ont quitté tout travail, et ne tirent leurs ressources que du trafic de leurs charmes. On s'aperçoit que de la sorte les chiffres indiqués donnent plutôt une idée du contingent apporté par les différentes professions à l'armée de vice qu'une indication précise sur la situation sociale des malades au moment où elles entrent à Broca. Les déclarations des malades étant sujettes à caution, il ne faut donc y accorder qu'un médiocre crédit, et chercher ailleurs des renseignements plus précis.

Les confidences des malades dans les salles, leur tenue, leur habitus extérieur les font beaucoup mieux connaître que leurs déclarations officielles. C'est alors qu'on s'aperçoit que la plupart des malades sont des recrues ou des anciennes de la prostitution clandestine, venues de tous les points de la capitale, de la banlieue et même de la province. On y rencontre également de pauvres filles non encore complètement perverties, mais qui ont été contaminées lors d'une première faute ; des femmes mariées contaminées par leurs maris. Les prostituées

inscrites, libres ou en maison, se glissent encore à Broca, malgré le règlement, en donnant de faux noms et en présentant de faux papiers. Les enquêteurs de l'Assistance publique, esclaves du secret professionnel, ne procèdent pas avec rigueur aux recherches accoutumées. La prostituée en maison se fait remarquer à l'hôpital par sa docilité, sa propreté et sa conduite exemplaire. Elle a l'habitude d'une vie de soumission et elle suit son traitement à la lettre, désireuse de guérir au plus tôt. Elle ne quitte Broca que complètement guérie et indemne de toute affection contagieuse, et elle peut alors se présenter à la visite du dispensaire.

Nous avons entrepris de rechercher l'âge des 607 malades précédentes. Cette recherche facile et sûre nous a donné les résultats suivants.

Sur les 607 malades,

3 malades avaient	15 ans
20 — —	16 —
28 — —	17 —
56 — —	18 —
64 — —	19 —
49 — —	20 —
41 — —	21 —
38 — —	22 —
34 — —	23 —
31 — —	24 —
28 — —	25 —
19 — —	26 —
16 — —	27 —
9 — —	28 —
5 — —	29 —
7 — —	30 —
1 — —	31 —
5 — —	32 —
7 — —	33 —

1 malades avaient.	34 ans
4 — —	35 —
1 — —	36 —

Au-dessus de 36 ans, chaque année est représentée par une unité ou deux, trois au plus.

Ces chiffres sont réellement très instructifs. Ils nous montrent que les femmes sont en général contaminées de très bonne heure, plus d'un tiers, 220 sur 607, sont porteuses d'accidents vénériens contagieux avant leur 21^e année.

Après 23 ans, le chiffre des malades décroît considérablement pour devenir presque insignifiant à partir de 35 ans. Ces chiffres sont tout à fait analogues à ceux obtenus à Saint-Lazare par le D^r Jullien pour les malades de son service. Il a noté en effet, dans un article de la *Revue de médecine légale et de jurisprudence médicale* (1901), que les malades de 17, 18 et 19, étaient de beaucoup les plus nombreuses. Plus récemment M. Edmond Fournier a publié la statistique des services de MM. Le Pileur et Barthélémy, et il a trouvé que c'est à 18 ans que la prostituée est surtout touchée par la syphilis.

Une conclusion s'impose : La prostituée est surtout contagieuse pendant sa minorité, à l'âge où elle est en possession de tous ses avantages physiques et se livre le plus activement au racolage clandestin.

Les 607 malades dont nous avons déjà parlé donnèrent lieu en 1907 à 920 admissions, un certain nombre de malades ayant fait dans l'année deux ou trois séjours.

Si nous excluons un certain nombre d'admissions faites pour gale, phthyriase, ulcère variqueux, nous nous trouvons en présence de 592 malades hospitalisées pour maladies vénériennes. Pour ces 592 malades, on fit les diagnostics suivants.

Chancre induré	34 cas
Syphilis secondaire.	286 —
Syphilis tertiaire	19 —

Ce qui donne un total de **339** cas pour les trois périodes de la syphilis.

71 cas de chancres mous furent diagnostiqués.

231 cas d'urétrite, vulvite ou vaginite blennorragiques.

77 cas de métrite.

37 cas de végétations vulvaires et anales.

16 cas d'herpès génital.

Un certain nombre de malades étaient à la fois porteuses de deux ou plusieurs maladies vénériennes. Ainsi, nous avons trouvé que **144** malades atteintes d'accidents syphilitiques étaient en même temps atteintes de blennorragies aiguës. De nombreuses blennorragies chroniques coïncidaient aussi avec d'autres accidents vénériens : chancre mou ou syphilis.

Nous nous permettons de faire remarquer combien le chiffre des malades atteintes d'accidents tertiaires est peu élevé. Par contre le chiffre des malades atteintes d'accidents secondaires contagieux est considérable. Cette remarque met en lumière le rôle immense que joue l'hôpital Broca au point de vue prophylactique.

Nous avons déjà décrit dans quel état lamentable se présentaient certaines malades à la consultation de Broca.

Elles ne viennent demander un lit que lorsque la misère, la malpropreté et la maladie ont eu raison de leur insouciance et de leur apathie. Elles racontent ingénument qu'« elles n'avaient pas mal » et qu'elles ignoraient la gravité de leur mal. Les plaques muqueuses se sont hypertrophiées et souvent les syphilides ont pris le caractère ulcéreux. La gale et la phtyriase surtout font cortège aux maladies vénériennes.

Toute entrante dans les salles de vénériennes est habillée, envoyée aux bains et présentée le lendemain au chef de service. Il s'agit alors d'établir un diagnostic ferme, et d'instituer le traitement de choix.

Voici ce qui se passe dans le service de M. J. Darier. Dans la salle de speculum les malades sont interrogées et examinées d'une façon méthodique, et le traitement n'est prescrit que lorsque le diagnostic est bien établi. Si les signes cliniques laissent des doutes, on a recours à la biopsie et aux recherches bactériologiques. Une fiche individuelle est établie séance tenante. Divisée en deux colonnes, cette fiche porte dans la première, l'indication du diagnostic avec la série des accidents présentés, et dans la seconde, le traitement suivi. Ces fiches sont conservées, collectionnées par années et par ordre alphabétique. Une fiche est facilement retrouvée sur l'indication d'un nom ; et avec cette fiche une minute suffit pour connaître toute l'histoire d'une ancienne malade, son bilan à la fois morbide et thérapeutique. Avec ce système on évite les oublis, les erreurs et les interprétations fausses des malades.

Toute syphilitique qui ne présente pas de contre-indications, c'est-à-dire : de dentition en mauvais état, de gengivo-stomatite, de grossesse avancée, d'albuminurie, de cachexie sénile, etc., est traitée par les injections d'huile grise. On pratique une injection hebdomadaire, et une cure se compose de six injections. L'intervalle entre deux cures est, suivant les cas, de six semaines à deux mois.

Les injections sont faites aux doses progressives suivantes : 1^{re} injection, 5 ou 6 centigrammes ou divisions de la seringue de Barthélémy ; 2^e, 7 divisions ; 3^e, 8 divisions ; 4^e et 5^e, 9 divisions ; 6^e, 7 divisions. Avec une telle méthode les succès thérapeutiques sont constants, et on n'a pas d'accidents graves à déplorer.

Depuis que l'on pratique d'une façon systématique les injections d'huile grise dans le service de M. Darier, on n'a constaté aucune stomatite grave ; quelques nodules douloureux se sont enflammés ; mais un seul aboutit à la suppuration et s'abcéda.

Lorsqu'une grave complication de la syphilis menace un organe essentiel (iritis, phagédénisme chancreux et tertiaire) et lorsqu'un accident devient rebelle au traitement ordinaire, on a recours, soit aux injections intraveineuses de cyanure de mercure, soit aux injections de calomel.

Dans tous les cas où l'on commence un traitement par injections, on examine les urines, on visite la bouche avec le plus grand soin ; et on tient compte de l'état général, du poids, de l'âge ; et on ne débute que par des doses au-dessous de la moyenne afin de tâter la susceptibilité du sujet.

Le traitement général, objet de tous les soins, ne fait pas certes oublier le traitement local. Les chancres sont protégés à l'aide de poudres isolantes et inertes. Les plaques anales et vulvaires sont rapidement guéries dès que l'on prend des soins de propreté. Les malades sont envoyées aux bains tous les deux jours et des compresses de tarlatane imbibées de liqueur de Labarraque sont appliquées sur les organes génitaux pour en assurer la désinfection. Lorsque les plaques revêtent le type végétant, hypertrophique, on les touche avec la teinture d'iode et surtout avec le crayon de nitrate d'argent. Les plaques muqueuses buccales plus rebelles sont également cautérisées deux fois par semaine avec le crayon de nitrate d'argent. Sur les syphilides ulcéro-croûteuses, les syphilides tuberculeuses et les gommées ouvertes on applique l'emplâtre rouge de Vidal ou l'emplâtre de Vigo.

Les surveillantes des salles veillent à ce que les malades prennent des soins minutieux de la bouche et des dents. Des brosses à dents et des savons dentifrices sont distribués aux malades.

Les femmes atteintes de blennorragie sont également bien soignées à Broca.

L'installation laisse certes à désirer, mais elle permet cependant de traiter convenablement les malades. Les malades prennent, dans la salle spéciale que nous avons déjà décrite, des injections bi-quotidiennes de permanganate de potasse. Des pansements vaginaux avec des tampons à l'ichtyol sont faits par les externes ainsi que des cautérisations uréthrales et vaginales à l'aide de solutions argentiques.

Les chancres mous sont traités par les caustiques légers, des solutions concentrées de nitrate d'argent principalement. Dans l'intervalle des applications caustiques le pansement permanent et isolateur des chancres mous est fait avec de la poudre d'iodoforme.

Les métrites sont soignées par les injections de permanganate de potasse, les caustiques appliqués sur la muqueuse du col et les pansements vaginaux.

Quant aux végétations vulvaires et anales, on procède à leur ablation à la curette et aux ciseaux après pulvérisation de chlorure d'éthyle.

Les malades de Broca reçoivent une nourriture substantielle et agréable, où la viande et les œufs alternent avec des légumes divers. De la viande crue est distribuée aux malades débilitées par les privations antérieures et la maladie. Une petite ration de vin est même distribuée comme dans les hôpitaux généraux.

Il nous reste maintenant à dire comment les malades vénériennes entrées à Broca passent leur temps. Nous dirons également comment elles se conduisent et dans quelles conditions elles sortent de l'hôpital.

Les malades valides se lèvent à 6 heures du matin et procèdent elles-mêmes immédiatement au nettoyage des salles, à la

confection des lits et aux soins de leur toilette. Elles vont aux bains, prennent leurs injections, et sont revenues dans les salles à l'heure de la visite, pour les pansements et les cautérisations. Lorsque tout ce travail est achevé, un certain nombre de malades sont, sur leur demande, employées à l'ouvroir et à la lingerie.

L'ouvroir fut créé en 1847 pour venir en aide aux malades, et aussi dans le but moral de les distraire et d'entretenir chez elles le goût du travail. Dès cette époque, les malades furent occupées au raccommodage du linge de l'Assistance publique, et aussi à la confection du neuf. Aujourd'hui à l'ouvroir on ne fait plus que des raccommodages. Les malades y travaillent pendant 7 heures par jour : 3 heures le matin et 4 heures le soir ; et y sont payées un sou de l'heure. Quinze ou seize malades travaillent journellement à l'ouvroir.

La lingerie occupe aussi deux malades, mais, comme le travail y est plus fatigant, elles reçoivent 50 centimes par jour. A l'ouvroir, la surveillante maintient facilement la bonne tenue ; elle ne réclame pas le silence, mais elle veille à ce que les conversations restent toujours honnêtes et dignes.

Pour beaucoup de malades, le travail de l'ouvroir n'a pas d'attrait ; elles préfèrent rester dans les salles où elles s'ennuient. Elles y lisent les journaux, commentent ensemble les faits divers et fredonnent ou copient de vagues chansons d'amour, quand elles ne passent pas leur temps à se quereller ou à raconter en termes crus les diverses péripéties de leurs vies aventureuses. La discipline et le bon ordre, on le comprend sans peine, sont difficiles à maintenir, et pour que les avis et les admonestations des surveillantes aient une sanction, on a conservé quelques légères pénalités qui consistent en privation de parloir, de vin, ou privation d'aller au jardin.

Après le déjeuner, les malades vont en effet au jardin, où au

milieu d'arbres bien taillés, au feuillage épais, de nombreux bancs de repos sont disposés sur deux rangées.

Les malades ne peuvent en général recevoir leurs visiteurs dans les salles ; elles les reçoivent deux fois par semaine dans une salle qu'on appelle le parloir, située, comme nous l'avons dit, tout près de la loge du concierge.

Le parloir présentait, il y a vingt ans, une physionomie curieuse. Les visiteurs étaient, d'après Perchaux, maintenus à plus d'un mètre de distance par une grille qui, dans toute la largeur de la salle, montait jusqu'au plafond.

Depuis les choses ont bien changé, la grille a disparu et le parloir n'est autre que la salle d'attente pour la consultation de vénéréologie. Des bancs y sont disposés et les malades se mêlent à leurs visiteurs sous la surveillance d'une suppléante.

Les malades peuvent également, avec l'autorisation du directeur, recevoir dans les salles la visite de leurs parents.

En 1885, Martineau disait : « La femme vénérienne, comme toute malade, est désireuse de guérir, elle connaît la gravité de son affection, elle sait toute la répulsion qu'elle inspire, aussi se laisse-t-elle persuader facilement : qu'elle ne doit pas quitter l'hôpital avant guérison, qu'il est nécessaire de continuer le traitement. Elle se rend à ces sages conseils et fait tout pour guérir. » Vraie pour la majorité des femmes qui fréquentent Broca, cette opinion donne malheureusement lieu à de fort nombreuses exceptions.

Beaucoup de femmes soucieuses de leur avenir, ne partent de l'hôpital que complètement guéries ; mais d'autres n'ont pas le courage de supporter l'ennui d'un long traitement ; elles n'écourent rien ; elles n'ont aucun souci de leur personne, et de leur avenir, et elles sortent en pleine période d'accidents contagieux.

En 1879 sur 1.782 femmes admises, 508 sont sorties *non gué-*

ries, sur leur demande, après refus de traitement ou par mesure disciplinaire. En 1907, sur un nombre à peu près égal de malades admises à Broca, 655 femmes sont sorties malgré les conseils du médecin ou par mesure disciplinaire.

Cette constatation est loin d'être rassurante. Bon nombre de femmes qui sortent ainsi non guéries sont des prostituées atteintes dans plus de la moitié des cas d'accidents syphilitiques en pleine évolution. Et pourtant, il n'existe aucune mesure pour les retenir. Elles sont entrées en toute liberté, aucun règlement ne peut les maintenir de force à l'hôpital.

Loin d'être un hôpital délaissé, où les femmes ne se rendent qu'à contre-cœur, comme on l'a prétendu, Broca a vu le nombre des malades qui entrent dans ses salles devenir très considérable en ces dernières années. Ainsi on note :

2.932 admissions en 1900

2.661 — 1901

2.423 — 1902

2.136 — 1903

2.936 — 1904

3.093 — 1905

2.766 — 1906

2.529 — 1907

Les admissions dans le service de chirurgie figurent dans ces nombres et oscillent de 500 à 550 suivant les années.

Retranchons 500 aux chiffres précédemment donnés et nous aurons une idée approximative du nombre de malades soignées chaque année dans les services de médecine actuels. La comparaison que l'on pourrait établir entre le nombre d'admissions actuelles à Broca, et celui des admissions faites à Lourcine avant 1893, serait favorable au nouvel hôpital. En effet, pour un nombre de lits (225) quelque peu supérieur au nombre actuel (220)

Lourcine n'enregistra que 1.460 admissions en 1871 et à partir de 1878 on note les chiffres suivants jusqu'à 1889 :

1.471 admissions en 1878	1.810 admissions en 1884
1.782 — 1879	1.500 — 1885
1.904 — 1880	1.661 — 1886
1.968 — 1881	1.762 — 1887
2.235 — 1882	1.832 — 1888
1.912 — 1883	2.036 — 1889

Si les admissions furent plus nombreuses en ces dernières années, on constate, par contre, que le nombre total des journées passées à l'hôpital est moins considérable qu'autrefois. Les vénériennes entrent plus facilement à l'hôpital ; mais elles y séjournent beaucoup moins.

Ainsi, en 1878, les jours de présence ont été de 77.862 pour 1.471 admissions ; tandis qu'en 1904, on compte seulement 73.414 journées pour 2.436 admissions ; et en 1907, le nombre n'est que de 64.226. Cette diminution est en partie expliquée par ce fait qu'il n'y a plus maintenant à Broca de ces malades qui séjournaient à Lourcine pendant plusieurs années de suite ; d'autre part le traitement plus actif que suivent actuellement les malades leur permet d'obtenir une guérison plus rapide. Notons cependant la tendance fâcheuse qu'ont certaines malades à sortir sur leur demande, non guéries. Elles partent le samedi, ou les veilles des fêtes, dans l'intention de gagner de l'argent ; et elles rentrent quelques jours après pour continuer leur traitement. Ce va-et-vient augmente le chiffre des entrées, mais ne fait guère monter le chiffre total des journées de présence.

Nous devons maintenant signaler une innovation heureuse introduite récemment à Broca et appelée, selon nous, à ren-

dre les plus grands services à la cause de la prophylaxie de la syphilis.

Aujourd'hui, le temps n'est plus où l'on se croyait quitte envers les malades quand on leur avait prescrit quelques cuillerées de sirop de Gibert et des frictions avec « gros comme un pois » d'onguent napolitain. Le traitement chronique intermittent de la syphilis réclame une méthode plus sûre et plus efficace. Faire disparaître les accidents contagieux, « blanchir » les malades, suivant l'expression consacrée, est déjà une œuvre utile ; mais l'idéal est de prévenir la réapparition de ces accidents et d'empêcher autant que possible leur retour offensif. Cet idéal devait tenter les médecins de Broca. Grâce aux derniers perfectionnements qu'on venait de lui apporter, une méthode efficace entre toutes, commode, celle des injections hebdomadaires d'huile grise s'offrait aux praticiens.

Le Dr Thibierge commença à traiter dans son service un certain nombre de malades par l'huile grise ; puis encouragé par le succès, il généralisa la méthode, et il songea à l'appliquer aux malades chez lesquelles la nécessité de continuer un traitement après leur sortie de l'hôpital s'imposait.

Contrairement aux prévisions, les malades revinrent dans les salles avec assiduité ; et il fallut réserver un jour par semaine pour les injections d'huile grise faites aux malades du dehors. Il y avait là un fait nouveau digne de la plus grande attention.

Jusque-là, en effet, quand une malade sortait de Broca, on lui prescrivait un traitement à suivre, et le bureau de l'hôpital lui distribuait gratuitement les médicaments : pilules de protoiodure, liqueur de Van Swieten, bains, etc. ; mais si nous nous en rapportons au témoignage de Martineau, nous voyons que les malades venaient aux bains externes, créés en 1879, mais qu'elles négligeaient de prendre leurs médicaments. On nous

a rapporté même qu'un certain nombre de malades se débarrassaient de leurs pilules ou de leur liqueur dans le ruisseau le plus voisin.

M. Darier ne tarda pas à prescrire aussi des injections d'huile grise aux malades de son service ainsi qu'aux malades du dehors qui venaient se confier à ses soins.

M. Jeanselme, successeur de M. Thibierge, a continué à faire des injections d'huile grise ; et trois et même quatre jours par semaine, on voit maintenant défiler à travers les cours de l'hôpital Broca de longues théories de malades venues à leurs piqûres avec enthousiasme.

Nous aurions voulu faire le relevé des piqûres faites en 1907 aux malades du dehors ; mais cela nous a été absolument impossible. Pour le commencement de 1908, ce relevé est facile et nous notons les chiffres suivants.

1908 janvier.	370	piqûres
— février	382	—
— mars	578	—
— avril	520	—
— mai.	564	—
— juin.	547	—
Total pour les 6 premiers mois de 1908.	2961	—

Ce nombre de 2.961 piqûres faites en 6 mois aux malades de Broca après leur sortie de l'hôpital est vraiment considérable ; et on peut se demander les motifs d'une aussi grande affluence. Nous les trouverons dans la simplicité même de la méthode, dans son efficacité constatée par les malades, et dans son absence presque constante d'inconvénients et d'accidents. La saveur atroce de la liqueur de Van Swieten, les maux d'estomac qu'elle provoquait, justifiaient dans une certaine mesure la répulsion que les malades éprouvaient pour un tel médicament. Le protoiodure déterminait de la salivation et de la

diarrhée. Les injections d'huile grise bien faites ne présentent pour ainsi dire aucun inconvénient. Les femmes auxquelles sont faites ces piqûres disposent assez largement de leur temps pour pouvoir perdre deux heures par semaine. Désormais, si l'on ne peut maintenir isolées à l'hôpital un certain nombre de malades qui n'y veulent pas demeurer, on a au moins la satisfaction de les voir suivre un traitement efficace qui ne tarde pas à faire disparaître les accidents et à empêcher de nouvelles contaminations de se produire.

Comme nous venons de le voir, depuis 1893, l'hôpital Broca n'a pas cessé d'étendre son champ d'action. La clientèle dermatologique est venue nombreuse aux consultations d'abord peu suivies de la rue Pascal. Le service de gynécologie de M. Pozzi est devenu clinique de la Faculté, et attire tous les ans de nombreux élèves à Broca.

Ces élèves se répandent à certains jours à la consultation et dans les salles de vénéréologie.

M. A. Renault et M. de Beurmann, M. Brocq et M. Thibierge, et enfin M. Darier et M. Jeanselme sont devenus tour à tour titulaires des services de médecine spéciale. M. Pozzi demeure toujours à la tête du service de gynécologie qu'il a fondé.

Broca n'est plus l'hôpital fermé qu'était autrefois le vieil établissement de Lourcine : on tend de plus en plus à y admettre des élèves ; et en 1903 la Faculté a accordé des stagiaires à M. Brocq dont les leçons furent toujours très suivies. Les leçons de M. Darier, faites cette année avec projections et présentations de malades, ont attiré de nombreux auditeurs désireux d'apprendre les premiers éléments de la dermatologie et de la syphiligraphie.

IV

Aperçu et critique des opinions diverses et des projets récents concernant l'hôpital Broca et l'hospitalisation des femmes atteintes de maladies vénériennes et particulièrement des prostituées clandestines.

En ces dernières années, l'hospitalisation des femmes vénériennes a soulevé de nombreuses discussions tant sur sa valeur elle-même que sur son organisation. Ces discussions ont eu lieu à de nombreuses reprises au conseil municipal de Paris, où elles ont été sanctionnées par des votes ; à la Conférence internationale de Bruxelles ; surtout à la Société de prophylaxie sanitaire et morale en 1903 et 1904 ; et aussi à la Commission extra-parlementaire des mœurs. Pendant que se produisaient toutes ces discussions un projet était mis à l'étude pour la reconstruction et la transformation sur place des hôpitaux spécialisés Ricord et Broca.

Nous allons essayer de donner un aperçu de ces discussions et de ce projet, nous réservant d'en faire la critique et d'indiquer nos préférences.

A l'apparition de la « grosse vérole de Naples » à Paris, en 1494, on prit des mesures sévères pour se préserver du terrible fléau, sans y réussir d'ailleurs.

Les vérolés furent enfermés dans des hôpitaux spéciaux où on les traita comme des pécheurs et des coupables qu'il fallait châtier et guérir. A l'hôpital de la Trinité, à l'hôpital Saint-Germain comme au château de Bicêtre, les vénériens furent pendant trois siècles fustigés comme des galériens, soumis à des

jeûnes prolongés avec quelques onces de pain et des raisins secs, soignés d'une façon barbare dans des conditions hygiéniques déplorables ; et pas une voix ne s'éleva contre cet état de choses. Ambroise Paré parle des fustigations que l'on faisait subir aux vérolés comme d'une chose naturelle. De nos jours, des hôpitaux spéciaux traitent avec humanité, douceur, dans des conditions d'hygiène et de confort suffisants, ces mêmes vénériens autrefois si éprouvés, et des voix ne tardent pas à s'élever au nom de la dignité humaine et de la liberté individuelle et à réclamer la suppression de ces hôpitaux qui ont rendu des services appréciables, comme nous venons de le voir en parlant de Broca.

Vers 1880, Yves Guyot se fit en France le promoteur des idées que Mme Butler allait faire triompher en Angleterre. Nommé rapporteur du budget de la police, il fit voter en 1880 au conseil municipal de Paris la suppression de la brigade des mœurs et aussi la suppression des hôpitaux spéciaux : Lourcine et le Midi. Yves Guyot reproche surtout à Lourcine d'avoir des accointances avec la police et d'être peu fréquenté par les femmes qui craignent d'y entrer. Martineau a fait justice de ces accusations dans son livre sur la *Prostitution clandestine*, en montrant par le chiffre des admissions, que Lourcine était très fréquenté à cette époque ; et qu'en ce qui concerne les accointances avec la police, elles n'existaient pas et que l'article du règlement auquel faisait allusion cette critique n'était plus en vigueur. Périodiquement la question de la police des mœurs et des hôpitaux spéciaux est revenue en discussion au conseil municipal, notamment en 1889 et en 1904.

En 1904, les articles suivants furent votés :

ART. 5. — Les hôpitaux spéciaux seront supprimés. Ils seront remplacés par des services spéciaux dans les hôpitaux géné-

raux. Le régime auquel seront soumis les malades traités dans ces services devra être le même que celui des autres hospitalisés. Ils devront bénéficier des secours distribués à la sortie, comme les autres malades.

ART. 6. — Des consultations pour maladies vénériennes avec distribution gratuite de médicaments devront être organisées pour le plus grand nombre d'hôpitaux généraux possible.

Ce qui domine toute la discussion du conseil municipal, c'est la nécessité d'établir le doute sur le diagnostic de la maladie qui amène les vénériens indigents à l'hôpital.

Cette même préoccupation devait aussi dominer les discussions de la Commission extra-parlementaire pour l'étude du régime des mœurs qui vota le texte suivant dans une de ses séances. « Il ne doit exister, en dehors des nécessités de l'enseignement, ni hôpitaux spéciaux, ni services spéciaux exclusivement destinés au traitement des maladies vénériennes. »

A la Société de prophylaxie sanitaire et morale en 1903 et 1904 plusieurs séances sont consacrées à l'examen de la question : « hôpital modèle pour femmes vénériennes ». Une commission, composée de MM. A. Renault, président, Balzer, Le Pileur, Verchère, Fiaux, Salmon rapporteur, et Mme Avril de Sainte-Croix, dépose un rapport favorable à la conservation d'un hôpital spécial type Lourcine pour de nombreux motifs.

Puis la discussion s'engage autour du rapport de la commission. M. Brocq fait un discours très applaudi à la séance du 10 mai 1904. Il retrace les transformations opérées à Broca depuis 1893, raconte les difficultés rencontrées dans la création d'une consultation de dermatologie à cause du mauvais renom de l'établissement. Il se montre soucieux de protéger les malades contre toute indiscrétion et partisan de la création de services mixtes de dermato-syphiligraphie. Il a songé le pre-

mier à la construction sur les terrains de l'hôpital Cochin d'un grand hôpital d'enseignement, un espèce de Saint-Louis de la rive gauche.

M. Renault est, lui aussi, partisan de la création de services mixtes de dermato-syphiligraphie.

M. Fournier a des préférences pour la création de services spéciaux dans les hôpitaux généraux. Dans la suite de la discussion, M. Le Fur, d'accord avec M. Paul Petit, est d'avis qu'il faut traiter à part les blennorragiques et les syphilitiques.

La Société médicale des hôpitaux s'était prononcée en faveur de l'admission des vénériens dans les salles de dermatologie.

Pendant qu'avaient lieu toutes ces discussions, on ne restait pas inactif à l'administration de l'Assistance publique. Lorsque le conseil municipal eut voté 45 millions pour l'exécution des grands travaux hospitaliers, Broca fut compris dans la liste des hôpitaux dont la démolition s'imposait. Et M. Mesureur, dans son mémoire, s'exprimait ainsi :

« La démolition des vieux bâtiments de l'hôpital Broca est une opération qui s'impose. Ces bâtiments mal aérés, mal éclairés, mal distribués ne sauraient se prêter à une transformation quelconque répondant aux nécessités actuelles. Nous résumerons la situation de cet hôpital en disant qu'il est un des plus lamentables, sinon le plus lamentable de nos établissements hospitaliers. »

Un projet était annexé à cette déclaration. Seuls, le service de gynécologie et le service des bains devaient être conservés, et les nouvelles constructions affectées à des services de médecine générale. Les services spéciaux de médecine devaient être transférés sur les terrains de l'hôpital Cochin reconstruit.

M. Mesureur voyait avec satisfaction disparaître « le dernier vestige d'une organisation surannée consistant à parquer dans

des établissements spéciaux, dont le seul nom était une divulgation, les malades atteints de maladies spéciales ».

À Cochin, le projet prévoyait, en remplacement des services de Broca et de Ricord, la construction de quatre services de dermato-syphiligraphie avec un total de 492 lits, soit une diminution de 24 lits sur le nombre existant actuellement à Ricord et à Broca. Le nombre de lits était surtout réduit en ce qui concerne les lits attribués aux femmes dans le nouvel hôpital : 152 au lieu des 220 actuels.

L'ensemble des discussions et projets que nous venons de résumer aussi brièvement que possible, nous fait voir qu'on peut résoudre de quatre façons différentes le problème complexe de l'hospitalisation des femmes atteintes de maladies vénériennes. On peut :

1° Les admettre sans distinction dans les services de médecine générale ;

2° Les répartir dans des services de dermato-syphiligraphie ;

3° Les admettre dans des services spéciaux des hôpitaux généraux ;

4° Les soigner dans des hôpitaux spéciaux.

Avant de discuter ces différentes solutions, nous ferons remarquer combien il importe d'hospitaliser la prostituée pendant la période d'accidents contagieux. Cette hospitalisation est requise non à cause de la gravité des manifestations, mais en raison du danger que constitue pour la société toute vénérienne non isolée.

Quand on se contente de donner des médicaments et des bains à une prostituée en pleine période contagieuse, on oublie qu'il faudra qu'elle pourvoie à son logement et à sa nourriture ; et pour cela, comme en général elle vit au jour le jour et n'a point d'économies, il lui faudra, dans son état de maladie, continuer son métier de prostituée et « dorénavant, comme l'a dit

Barthélemy, sans amoindrir ni diminuer son mal, elle sèmera, propagera la maladie, et cela de tous côtés, vers d'innocents enfants aussi bien que vers des adultes débauchés ; et tous, tour à tour infectés par elle, formeront de nouvelles sources bien longues à tarir, où s'alimenteront de nombreuses contaminations ». Ainsi donc, le projet qui présentera les garanties les plus certaines d'hospitaliser toutes les prostituées qui en font la demande obtiendra nos préférences.

Une question de sentiment a surtout guidé ceux qui ont demandé l'hospitalisation en bloc de toutes les femmes sans distinction de moralité. Les maladies vénériennes sont, d'après eux, des maladies comme les autres, ni plus ni moins honteuses, et il importe de ne pas traiter en parias et à l'écart ceux qui en sont atteints.

Certes, il n'y a pas de maladies honteuses, et c'est un terme qui doit disparaître ; il n'est pas besoin, en effet, de faire acte de débauche pour contracter la syphilis ; elle atteint les innocents ; elle ne respecte ni la couche de l'épouse, ni le berceau de l'enfant. Cependant cette hospitalisation en bloc présente les plus grands inconvénients.

D'abord, combien serait dangereuse la répartition des prostituées vénériennes dans les hôpitaux généraux ! En premier lieu, les dangers de contagion de la syphilis ne sont pas illusoire, bien que discutés par un certain nombre de médecins, M. Balzer entr'autres. A Saint-Louis même on semble redouter les contaminations toujours possibles. Ainsi M. le professeur Gaucher parque les syphilitiques dans un coin de ses salles, et là, cuillères, fourchettes, verres sont individuels.

Au point de vue moral les dangers de contamination sont bien plus grands. Ce serait mal connaître la prostituée que de croire qu'au milieu de femmes honnêtes, elle doive s'amender. Il n'en est rien en effet. Dans la salle commune, la prostituée

aura vite fait de retrouver une de ses pareilles et fortifiée par sa présence, elle se montrera telle qu'elle est, fera étalage de ses vices. « Les prostituées convenables pendant plus ou moins longtemps, a dit Barthélemy, ont parfois des espèces de crises pendant lesquelles les paroles les plus grossières, les propos les plus abjects, et parfois les actes les plus honteux sont publiquement accomplis. » Si l'on songe, comme l'a pensé M. Salmon : « que le virus de l'immoralité est bien plus contagieux que celui de la vérole », on sera effrayé des dangers que courent les jeunes filles jusque-là sages devant lesquelles s'affichent journellement des filles publiques, avec leurs propos honteux, leurs conseils néfastes. La jeune fille pubère n'est que trop portée par sa coquetterie naturelle vers le luxe et le plaisir entrevus et rêvés ; et il n'est certes pas bon qu'une prostituée vienne lui rappeler qu'elle peut obtenir la réalisation de ses rêves moyennant un léger abandon de sa personne. Cette admission des prostituées dans les services généraux serait de nature à discréditer l'hôpital, à retenir au sein de leurs familles pauvres les petites malades qui seraient mieux soignées loin de ceux dont elles épuisent les maigres ressources. Quel est le partisan en bloc de toutes les malades sans distinction de moralité qui ne redouterait pour sa fille d'éducation soignée la présence constante d'une rôdeuse de barrières ou d'une servante qui se prostitue dans l'arrière-boutique d'un marchand de vins ?

Cette présence serait loin d'être agréable à la femme âgée et honnête venue à l'hôpital pour se soigner et non pour essayer de ramener dans la bonne voie la fille pervertie que la maladie a faite sa voisine de lit.

D'autre part, admettre les vénériennes dans les services ordinaires, c'est livrer les malades au hasard des compétences, aux risques d'un traitement insuffisant et fréquemment inter-

rompu. Barthélemy a en effet constaté que dans les services des meilleurs maîtres de la médecine parisienne, les syphilitiques et les blennorragiques qui s'y égarent ne sont pas soignés convenablement : quelques pilules, quelques frictions dans les cas graves, constituent tout le traitement et cela pour un mois.

Supposons la réforme réalisée et les vénériens admis dans tous les services généraux, la disparition des hôpitaux spéciaux étant un fait acquis ; il est bien clair qu'alors, dans un moment d'encombrement, les admissions seront distribuées aux pneumoniques, aux pleurétiques et aux typhiques, et refusées aux prostituées vénériennes dont au point de vue médical pur l'hospitalisation est moins urgente. L'intérêt prophylactique sera ainsi méconnu ; et une recrudescence du mal se fera vite sentir.

D'ailleurs, les choses ne resteraient pas longtemps en l'état. Par un heureux hasard les malades seraient attirées vers certains services où les médecins versés dans l'étude des maladies vénériennes s'occuperaient plus particulièrement d'elles. Il y aurait là un fait analogue à ce qui se passe pour d'autres services de spécialités, où seule la renommée des médecins attire une nombreuse clientèle. Ces services deviendraient peu à peu des services exclusifs de vénériennes ; les autres malades étant plus ou moins systématiquement écartés, et s'éloignant peu à peu sous la poussée croissante de tels éléments.

De cette façon, par le hasard, on arriverait à la constitution de services spéciaux dans les hôpitaux généraux, réalisant ainsi le vote du conseil municipal de Paris en 1904.

Ce mode d'hospitalisation des femmes vénériennes soulève de nombreuses objections. En effet, les consultations spéciales et les services spéciaux jouiront du mauvais renom attaché aux hôpitaux spéciaux et loin de protéger le malade contre

l'indiscrétion, contre la « honte qui semble s'attacher à l'individu affecté de maladies vénériennes », le désigneront à la malignité des passants dans un quartier où il est connu.

La création des services de dermato-syphiligraphie prônée par M. Brocq, et mise à l'étude dans le mémoire de M. Mesureur en 1903, mérite un sérieux examen.

D'après M. Brocq, l'hôpital idéal pour femmes vénériennes est l'hôpital Saint-Louis, protégeant les malades contre l'indiscrétion et leur offrant ainsi des salles où elles peuvent entrer sans répugnance. Les idées de M. Brocq ont déjà reçu à Broca même un commencement de réalisation. La dermatologie y occupe deux salles et M. Brocq projetait d'introduire en grand nombre des malades atteintes de dermatoses dans les salles de vénériennes. Timidement, il commença à introduire dans la salle Cullerier quelques malheureuses femmes impotentes, atteintes d'ulcères variqueux. Ces malades sans ressources, refusées dans les services de chirurgie, ayant fait à Saint-Louis encombré quelques tentatives sans succès, ne protestaient point contre leur admission au milieu de prostituées dont elles devenaient accidentellement les voisines pour de longs mois. M. Brocq pensait qu'en agissant ainsi, il n'y avait aucun danger de contamination morale. Il crut même constater un certain relèvement dans la tenue et la conduite des malades de la salle Cullerier. Ces admissions comblaient d'ailleurs les quelques vides constatés dans les salles de vénériennes. Mais, en somme la tentative a été timide, limitée, et la mesure n'a guère été appliquée après le départ de M. Brocq. En 1907 il n'est entré que 8 malades non vénériennes à la salle Cullerier.

L'hôpital Saint-Louis, que M. Brocq propose comme type, est lui-même passible de nombreuses critiques que M. Fournier sévère, mais juste, a formulées quand il a si magistralement étudié la création de dispensaires vénéréologiques.

D'après le professeur Fournier, les consultations de Saint-Louis sont « encombrées », d'accès difficile pour le malade qui est obligé de perdre une demi-journée de salaire lorsqu'il s'y rend ; elles sont de plus « désobligeantes, inconvenantes, inhumaines, révoltantes ». L'encombrement est tel, en effet, qu'il faut procéder avec la plus grande célérité : les malades, introduits par fournées dans la salle de consultation, s'y déshabillent à la hâte et se présentent devant les médecins débordés, qui doivent faire également leurs diagnostics et leurs prescriptions à la hâte. Les conseils et les avis si nécessaires aux syphilitiques ne peuvent être donnés qu'au moyen d'une instruction imprimée, la même pour tous, qui n'a pas l'autorité de la parole du médecin, écoutée avec attention et comprise. D'autre part, de l'aveu même du professeur Fournier, il est impossible à Saint-Louis de soigner les blennorragiques.

Ainsi donc, la création sur la rive gauche d'un second Saint-Louis serait non un progrès, mais un recul en arrière.

De plus, l'admission des vénériennes au milieu de malades atteintes de dermatoses soulève au point de vue de la moralité les mêmes objections que l'admission en bloc de toutes les malades sans distinction, dans les services généraux.

Les médecins qui s'intéressent plus particulièrement à la dermatologie applaudiraient à la création du nouvel hôpital mixte. Mais, les intérêts des vénériens eux-mêmes et la cause de la prophylaxie ne pourraient que souffrir du fait d'une telle création.

Le dermatologiste de profession peuplera son service avec des malades de son choix et se désintéressera peu à peu des vénériens, il trouvera que cela manque d'intérêt ; et, comme l'a dit Barthélemy, « il délèguera sa mission à de simples assistants, qu'il ne dirigera même pas ; et la tâche préservatrice de la race ne sera nullement accomplie, c'est pourtant le but à atteindre ».

M. Fournier avait bien vu l'écueil lorsqu'il demandait la création de services entièrement spéciaux, afin que les médecins n'aient point la tentation de reporter ailleurs leur activité.

Si, par contre, la proportion des syphilitiques et des prostituées devient considérable dans le nouvel établissement ; il jouira du mauvais renom attaché aux hôpitaux spéciaux, sans en avoir par ailleurs les avantages. L'hôpital Saint-Louis lui-même est loin d'avoir une renommée excellente ; et dans certains milieux, il passe pour n'abriter que des syphilitiques. Or, si les vénériens sont heureux d'être admis au milieu de malades atteints de dermatoses, ces derniers, par contre, hésitent à entrer dans un hôpital où ils devront se trouver en contact avec de nombreux syphilitiques.

Un des principaux reproches adressés à l'hôpital spécial pour vénériennes a été formulé au nom de la morale. On reproche en effet à Broca de réunir dans une même salle des prostituées avérées, avec des jeunes filles non profondément débauchées, quoique contaminées, que cette promiscuité va finir de corrompre. Ce grief est en partie fondé. Quelques jeunes filles en effet, de volonté faible, sans éducation et sans conscience morale, pour qui la maladie fut une révélation et une preuve de leur déchéance, abandonneront tout travail à leur sortie de l'hôpital sur les conseils pervers de camarades vicieuses ; mais, il faut bien l'avouer, le séjour de Broca n'a fait qu'avancer leur chute ; et il n'est guère plus dangereux que la promiscuité des bureaux de placement, des sixièmes étages et des bals publics qu'elles fréquentent. Les autres modes d'hospitalisation proposés n'empêcheraient point cette chute inévitable.

On a dit que les femmes avaient de la répugnance à entrer dans l'hôpital spécial. M. Brocq s'est fait le défenseur de cette idée. M. Brocq, après avoir éprouvé de nombreuses difficultés

à créer à Broca une clientèle dermatologique, à cause du mauvais renom qu'avait auprès des habitants du quartier le vieil établissement jusque-là entièrement réservé aux vénériennes, a été amené à penser que le même motif empêchait les prostituées malades d'entrer dans les salles qui leur étaient réservées. Cette opinion nous semble erronée. On comprend sans peine que les malades habitant les parages immédiats d'un hôpital spécial sur lequel circulent avec rapidité et persistance les potins les plus absurdes, aient quelque peu répugnance à y entrer ; mais pour les prostituées malades venues de tous les points de la capitale, de la banlieue et même de la province, cette répugnance n'existe pas. « Les prostituées, comme l'a dit M. Salmon, admettent parfaitement qu'on les traite à l'écart des autres malades, tant elles ont le sentiment de leur déchéance morale, tant elles savent qu'elles sont dangereuses par leur puissance de propagande immorale. » L'indifférence, la négligence, l'incurie, la méconnaissance du danger de contagion ainsi que l'ignorance du mal dont elles sont atteintes retiennent un grand nombre de vénériennes loin de l'hôpital. La syphilis est en effet la plus commode et la moins gênante des maladies. Il n'y a pas lieu de s'étonner qu'une prostituée atteinte de quelques papules ne se soigne pas et continue l'exercice de la débauche. Bien rarement la syphilis est pour la prostituée une entrave aux rapports sexuels, une obligation à la continence. Un grand nombre de prostituées ne viennent à Broca que lorsqu'elles sont poussées par la misère et le chômage plutôt que par la maladie. C'est ainsi que tous les ans à Broca on note une grande affluence au moment des vacances. Lorsqu'après le 15 juillet les Parisiens ont quitté la grande ville pour aller passer la belle saison à la campagne, la prostituée qui ne peut faire les frais d'un déplacement, et qui ne peut recruter une clientèle suffisante parmi les étrangers venus

à Paris, se souvient alors qu'elle est malade et qu'un hôpital est prêt à la recevoir ; et elle arrive à Broca. Les registres de l'hôpital consultés pour l'année 1907 donnent les chiffres suivants :

Consultations de vénériennes en 1907.

Janvier.	946 consultations
Février	776 —
Mars.	800 —
Avril	816 —
Mai	734 —
Juin.	653 —
Juillet.	1.340 —
Août	1.370 —
Septembre.	1.322 —
Octobre	1.236 —
Novembre	1.125 —
Décembre	1.149 —

On remarque l'énorme augmentation du nombre de consultations pendant les mois de juillet, août et septembre

Pendant ces mêmes mois le nombre des admissions dans les salles de vénériennes est également beaucoup plus élevé que pendant les autres mois de l'année.

On note 141 admissions en janvier 1907

194	—	juillet
177	—	août
158	—	septembre

Ces chiffres sont très suggestifs. Certes, il n'y a pendant les mois d'été aucune recrudescence de maladies vénériennes ; mais, les femmes malades songent enfin à se faire soigner et elles arrivent en grand nombre à cet hôpital qu'elles négligent

de fréquenter en temps ordinaire, mais pour lequel elles n'ont point de répugnance.

L'hôpital spécial a sur l'hôpital général et l'hôpital mixte dermato-syphiligraphique l'immense avantage de n'être jamais encombré par d'autres malades que des vénériens et par là même de pouvoir admettre dans ses salles toutes les malades qui se présentent.

A Broca, en effet, il existe toujours un certain nombre de lits en réserve et 20 brancards sont mis par l'administration à la disposition des médecins.

Quelques plaques muqueuses, une légère blennorrhagie suffisent à motiver une entrée réclamée surtout par l'intérêt social.

Admises dans les salles de l'hôpital spécial, les malades quelque peu intelligentes et soucieuses d'elles-mêmes sont amenées à faire de salutaires réflexions. La syphilis est un mal dont seul le nom effraye. Les malades, constatant que l'affection qu'on leur a représentée comme si grave se réduit pendant de longs mois à l'apparition de quelques plaques muqueuses, bobo gênant mais peu douloureux, sont vite rassurées, et malgré les conseils distribués dans une consultation, elles ont vite fait de se soustraire au long traitement qu'on voulait leur imposer jusqu'à ce que hélas ! le mal considéré comme insignifiant fasse une terrible réapparition : il s'agit alors d'une gomme du voile du palais d'un effondrement de la charpente nasale, d'une hémiplegie... Il est tard de faire un retour en arrière et les paroles sévères du médecin ne sont comprises qu'au prix d'une expérience chèrement acquise. A l'hôpital spécial, au milieu de compagnes atteintes du même mal aux allures si diverses, aux manifestations si nombreuses, les syphilitiques font un apprentissage suffisant ; elles jugent par elles-mêmes les terribles ravages et elles comprennent

qu'il ne faudra pas négliger de se soigner. De même que les tuberculeux au sanatorium, les syphilitiques à l'hôpital spécial apprennent que par des soins éclairés, un traitement prolongé, on peut arriver à conjurer les accidents fâcheux ; et après leur sortie, dès qu'elles sont malades, elles reviennent à la consultation de cet hôpital où elles sont sûres de trouver des médecins compétents. Actuellement de nombreuses malades restent ainsi attachées à Broca, reviennent aux piqûres avec assiduité comme nous l'avons vu, et suivent le traitement méthodique et rationnel de leur syphilis.

A cause des nombreux avantages que nous venons d'exposer, nos préférences vont à l'hospitalisation des vénériennes dans des établissements spéciaux.

Il nous semble même que par une évolution naturelle l'hôpital Broca en soit arrivé à répondre, dans son organisation actuelle, à presque tous les desiderata. La présence dans cet hôpital d'un service de gynécologie et de deux salles de dermatologie est bien faite pour laisser planer quelque doute sur le diagnostic des maladies qui nécessitent l'admission des femmes. La consultation et les deux salles de dermatologie ne peuvent absorber complètement l'activité des médecins tout en présentant pour eux et pour l'instruction des élèves un grand intérêt. Il n'est même pas besoin de réclamer, comme le faisait le professeur Fournier, pour les services spéciaux, la création de concours particuliers pour la nomination des médecins. En effet, depuis bon nombre d'années seuls les spécialistes éprouvés choisissent des services à Broca : il n'y a qu'à citer les noms de Balzer, de Beurmann, Brocq et Thibierge, de Darier et de Jeanselme, pour en donner la preuve.

Les 45 millions votés par le Conseil municipal en 1903 pour l'exécution des grands travaux hospitaliers ont permis d'envi-

sager la reconstruction des vieux bâtiments de l'hôpital Broca. Il nous reste à ce sujet un vœu à formuler. Il ne faut pas que pour des considérations d'ordre sentimental, dans le but de vouloir ménager chez les vénériennes des susceptibilités qu'elles n'ont pas en général, on change l'affectation de cet hôpital qui a rendu et rend encore les plus grands services à la Société. La création d'un hôpital mixte de dermato-syphiligraphie sur le terrain de l'hôpital Cochin consacrerait non un progrès, mais un recul en arrière. On ne fait point intervenir la question sentimentale dans le projet de création d'un grand hôpital antituberculeux, nous souhaitons qu'elle n'entre pas plus en ligne de compte dans la reconstruction de l'hôpital antivénérien.

L'hôpital Broca, toujours affecté aux vénériennes, mais reconstruit d'après les idées modernes, distribué en salles plus nombreuses et moins vastes (20 lits au plus) permettant un triage plus complet parmi les malades, attirerait une nombreuse clientèle.

Mais certes, nous ne nous berçons pas d'illusions et nous pensons avec M. Le Pileur que le nouvel hôpital ne pourrait à lui seul assurer la prophylaxie des maladies vénériennes. En effet, à côté de malades intelligentes, soucieuses d'elles-mêmes ; il en est d'autres qui, par insouciance, incurie ou mauvaise volonté, échapperont encore à toute action médicale. Nous avons vu quel nombre considérable de femmes, prostituées pour la plupart, sortaient non guéries de l'hôpital Broca sur leur demande ou par mesure disciplinaire.

Répandre leur terrible mal semble pour elles un besoin. Elles n'entrent à l'hôpital que lorsqu'elles ne peuvent plus faire autrement : elles ne supportent qu'avec peine les quelques jours de répit que leur imposent des syphilides ulcéreuses enflammées ou une éruption généralisée et affichante ; et dès

qu'une légère amélioration s'est manifestée dans leur état, elles n'ont qu'un désir, retourner à la rue et à la débauche crapuleuse. Contre ces femmes, il ne faut pas abandonner à l'individu le soin de se défendre (Prêcher la continence est bien ; mais d'une efficacité douteuse) ; c'est à la société de prendre les mesures nécessaires. Il doit, selon nous, exister une réglementation et une surveillance médicales de la prostitution. Les mineures débauchées, qui constituent le plus grand danger pour la santé publique, doivent surtout être isolées et traitées jusqu'à complète guérison dans un établissement fermé dont l'hôpital Broca ne serait que le contrepoids.

CONCLUSIONS

Arrivé au terme de notre étude, il nous a semblé logique d'en tirer les conclusions suivantes :

Dès sa fondation, l'hôpital de Lourcine spécialement réservé aux femmes atteintes de maladies vénériennes, à l'exclusion des filles publiques depuis lors soignées à Saint-Lazare, fut la réalisation d'un grand progrès. Les malades y furent traitées avec humanité.

En recevant dans ses salles une majorité de prostituées clandestines, source par excellence des maladies vénériennes, il rendit les plus grands services à la cause de la prophylaxie.

En 1893, Lourcine est devenu Broca.

Broca n'est plus exclusivement réservé aux vénériennes, mais reste cependant leur quartier principal. Dans sa forme actuelle, comme nous l'avons montré, il demeure le seul établissement hospitalier où l'on s'occupe de prophylaxie, et il nous paraît réaliser, par suite des améliorations et des transformations successives, non le seul mais l'un des meilleurs moyens de lutter contre la dissémination toujours active de la syphilis.

Au moment où les vieux bâtiments de Broca condamnés par le directeur de l'Assistance publique, doivent céder la place à de nouvelles constructions, il nous a semblé qu'on devait conserver l'affectation actuelle; en réservant un certain nombre de lits aux maladies de la peau, on intéressera les médecins sans les accaparer entièrement. Et le nouvel établissement affecté à trois spécialités : dermatologie, gynécologie et vénéréologie, laissera planer le doute dont on a tant parlé et ne sera plus révélateur d'affections que longtemps encore on tiendra secrètes.

BIBLIOGRAPHIE

- Andrieux.** — Thèse de Paris, 1891.
- Astruc.** — *Traité des maladies vénériennes*, 1755.
- Audry (Dr).** — Où se prennent les maladies vénériennes? *Journal des maladies cutanées*, juin 1902.
- Babon.** — *Documents sur la prostitution et les maladies vénériennes à Toulouse*. Thèse de Toulouse, 1904.
- Balzer.** — *Thérapeutique des maladies vénériennes*, 1894.
- Barthélemy (T.).** — Prophylaxie des maladies vénériennes. Rapport à la *Conférence internationale de Bruxelles*, 1902.
- Etat de santé des prostituées clandestines au moment où on les arrête ; et Programme spécial de syphiligraphie. *La syphilis*, 1903.
- Barthélemy et A. Fournier.** — Organisation de la défense des collectivités humaines contre les maladies vénériennes. *La syphilis*, 1904.
- Berthod.** — La commission extra-parlementaire des mœurs. *Journal de médecine de Paris*, juillet 1903.
- Bonnet.** — *Etude sur la prophylaxie de la syphilis*. Thèse de Lyon, 1904.
- Bourges.** — Etude des différentes mesures mises en pratique pour assurer la prophylaxie de la syphilis. *X^e congrès d'hygiène et de démographie*, Paris, 1900.
- Bourneville.** — Hôpital de Lourcine. *France médicale*, 1882.
- Brière.** — *Collection des documents pour servir à l'histoire des hôpitaux de Paris*.
- Brugnot.** — *Prostitution, abolitionisme et régleментарisme*. Thèse de Paris, 1902.
- Bulletin de la Société de prophylaxie sanitaire et morale*, 1903, 1904 et 1905.
- Butte.** — Etat sanitaire des filles soumises dans les maisons de tolérance de Paris de 1872 à 1902. *Journal de médecine de Paris*, 1903, n° 22.
- Hygiène et prophylaxie. *La syphilis*, 1904.
- Clado.** — Vénérologie sociale. *Progrès médical*, 11 avril 1903.
- Colin (Gabriel).** — *La blennorragie, maladie sociale*, Paris 1907.
- Commenge.** — *La prostitution clandestine à Paris*, 1897.
- Corlieu.** — *La prostitution à Paris*, 1887.

- Dabaud-Manoir.** — La police des mœurs. *Gazette médicale de Paris*, 6 juin 1903.
- Debove.** — Prophylaxie des maladies vénériennes. *Rev. de thérapeutique médico-chirurgicale*, 15 juin 1904.
- Dubois-Havenith.** — *Comptes rendus de la Conférence internationale de Bruxelles*, 1902. Rapports, séances, enquêtes sur la prostitution et la syphilis dans les différents pays.
- Dubreuilh.** — *Antiquités de Paris*.
- Fiaux (L.).** — *Le délit pénal de contamination intersexuelle*, Paris, 1907.
— *La police des mœurs devant la commission extra-parlementaire de l'étude du régime des mœurs*, Paris, 1907.
- Fournier (Alfred).** — *Contagion de la syphilis*, 1860.
— Rapport à l'Académie de médecine sur la prophylaxie de la syphilis, 1887.
— *Leçons cliniques sur la syphilis étudiée plus particulièrement chez la femme*, 1873.
— Le dispensaire vénéréologique. *Conf. de Bruxelles*, 1902.
— *Rapport à la commission extra-parlementaire des mœurs*, 1904.
- Gaulle (de).** — *Histoire de Paris*.
— *Nouvelle histoire de Paris*.
- Gibert.** — *Manuel pratique des maladies vénériennes*, 1837.
- Good (Dr).** — *Hygiène et morale. Etude dédiée aux jeunes gens*, 1902.
- Goron.** — *Le marché aux femmes*.
- Guillois.** — *Notice sur la maison de refuge M. Debelleyne*, Paris, 1831.
- Guyot (Yves).** — *La prostitution*, 1881.
— *Revue de morale*, septembre 1887.
- Issaly.** — *Syphilis dans les campagnes*. Thèse de Paris, 1895.
- Joulin.** — *Syphiliographes et syphilis*, 1862.
- Jullien.** — Les vénériennes à St-Lazare. *Rev. de méd. légale et de jurisprudence*, 1901.
- Klotz.** — Le traitement des vénériennes à Nancy en 1792. *Rev. méd. de l'Est*, 15 juin 1902.
- Labit et Polin.** — *Le péril vénérien*, 1906.
- Lecour.** — *La prostitution à Paris et à Londres*, 1882.
- Lefevre.** — *Les anciennes maisons de Paris*.
- Lemaire.** — *Paris ancien et nouveau*.
- Le Pileur.** — *Prophylaxie de la syphilis. Réglementation de la prostitution à Paris*, 1887.
— *De l'hospitalisation des prostituées*, 1889.
- Lutaud.** — La prostitution patentée. *Journ. de méd.*, juin 1903.
- Mac Auliffe (Léon).** — *La Révolution et les hôpitaux de Paris*, 1901.
— *Les débuts de l'hospice des vénériens en 1785 à l'an IV*.

- Maireau.** — *Syphilis et prostituées*. Thèse de Paris, 1884.
- Maisonneuve.** — *Expérimentation sur la prophylaxie de la syphilis*, Paris, 1905-06.
- Martineau (L.).** — *La propagation de la syphilis et de sa prophylaxie*, 1881.
- *La prostitution clandestine*, 1885.
- *Leçons cliniques sur la blennorrhagie chez la femme*, 1885.
- Mignot.** — *Le péril vénérien. La prophylaxie des maladies vénériennes*. Thèse de Paris, 1904-05.
- Milian.** — *La défense individuelle contre les maladies vénériennes*. *Rev. des hôpitaux*, 1906.
- Monnet.** — *Conseil aux avariés*, Paris, 1902.
- Morhardt.** — *Les maladies vénériennes et la réglementation de la prostitution au point de vue de l'hygiène sociale*. Thèse de Paris, 1905-06.
- Perchaux.** — *L'hôpital de Lourcine*. Thèse de Paris, 1890.
- Pignot.** — *L'hôpital du Midi et ses origines. Recherches sur l'histoire médicale et sociale de la syphilis à Paris*, 1885.
- Pozzi et Jayle.** — *Revue de gynécologie et de chirurgie abdominale*, 1899.
- Raoult.** — *Prophylaxie de la syphilis*, 1902.
- Regnault.** — *L'évolution de la prostitution*.
- Rénon.** — *Les maladies populaires*, 1904.
- Reuss.** — *La prostitution au point de vue de l'hygiène et de l'administration en France et à l'étranger*, 1889.
- Richard.** — *La prostitution à Paris*, 1890.
- *La prostitution devant la syphilis*, 1881.
- Sauval.** — *Histoire de Paris*.
- Teutsch.** — *Essai de prophylaxie des maladies vénériennes*. *Rev. de méd. légale de Paris*, 1901.
- *Morale de l'instinct sexuel. Etude de clinique sociale*, 1902.
- Valentin et Townsend.** — *La prophylaxie des maladies vénériennes*. *Bulletin sanitaire d'Ohio*, mars 1906.

Vu :

Le Président de la Thèse,
M. DEBOVE.

Vu :

Le Doyen,
LANDOUZY.

Vu et permis d'imprimer :

Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,
L. LIARD.